
TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Calal

Compact

3 [illegible]

LE COMPERE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

TOME IV.

Tout ce qui est au dessus de l'intelligence du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou prophane; ou abominable. *Tome II, pag.* 43.

LE COMPERE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN:

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de belles Figures.

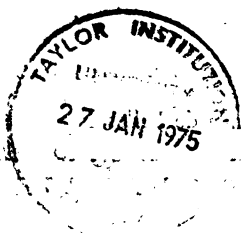
TOME QUATRIEME.

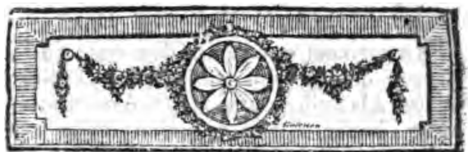


A MALTHE,

AUX DÉPENS DU GRAND-MAITRE.

M. DCC. LXXXVII.


TAYLOR INSTITUTION
27 JAN 1975



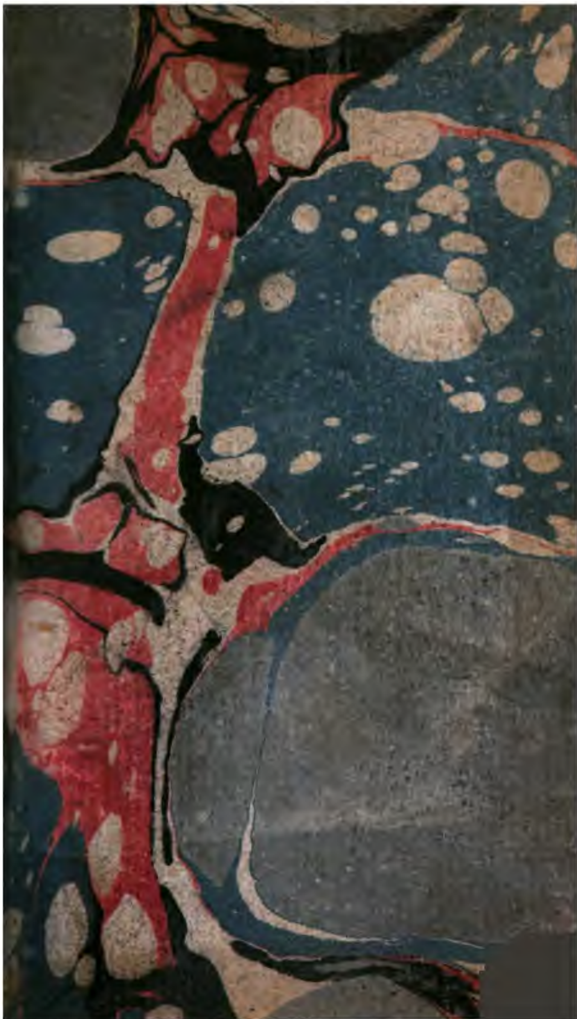
LE COMPERE MATHIEU, OU LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de mes aventures.

ETANT sorti de la ville, je rencontrai un muletier qui avoit amené deux officiers d'*Antiquera* à *Grenade*. Je fis marché avec cet homme ; je montai sur une de ses mules, et en quatre jours il me transporta à *Cadix*.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Calal

Compact

3 3 ton

du parti le plus fort, ceux qui en font profession sont comme dans tous les pays : leurs prêtres ou leurs ministres sont vains, hypocrites, tracassiers, turbulens, opiniâtres, absolus et vindicatifs : l'ignorance et l'imposture y tracent le sentier que la multitude doit tenir : les préjugés la guident, et l'autorité l'entraîne. En un mot, quant à ce qui regarde la religion, l'homme est chez nous, comme par-tout ailleurs, le plus sot, ou le plus furieux de tous les animaux ; ou, si vous l'aimez mieux, il est le jouet des passions de ceux qui le guident. Bridé par la superstition (*b*), épouvanté de l'avenir (*c*), il rampe en tremblant aux pieds de ceux qui le sauvent ou le damnent à leur gré : c'est un dogue enchaîné qui se laisse battre ou flatter par son maître, et qui ne connoît sa force et son courage, que pour s'élancer avec furie sur ceux contre lesquels il est lâché (*d*).

(*b*) *Nulla res multitudinem efficaciùs regit quàm superstitio.* Tit. Liv. de *Numa*, lib. I.

(*c*) *Faciunt animos humiles formidine divûm,*
Depressosque premunt ad terram...
Lucret. de rer. nat.

(*d*) Tel est l'art de régir les crédules humains,
Qui, ferme dans le pli que leur donne nos mains,
Aveugles instrumens de celui qui les guide,
Avec un esprit foible ont un cœur intrépide :

Jugez par cette esquisse, continua le capitaine, si ma chere nation a lieu de se glorifier de ses avantages et de ses prérogatives, et de mépriser souverainement tous ceux que le hasard a fait naître ailleurs que chez elle. Cependant si vous vous déterminez à vous fixer à *Londres*, ou dans quelque autre ville d'*Angleterre*, vous pouvez compter sur tous les services qui dépendront de moi.

Je remerciai le capitaine, et lui dis qu'il falloit bien que je me fixasse quelque part; que, puisque ma destinée étoit de vivre parmi des hommes, et qu'ils étoient partout plus ou moins foibles, sots et méchans; je devois bien me résoudre à les supporter tels qu'ils étoient : mais que j'aimerois mieux mourir que de demeurer dans un pays où l'on faisoit des *auto-da-fés*.

Qu'au nom de la patrie on rend séditieux ;
Qu'on mene au sacrilege avec le nom des dieux.



CHAPITRE XXXV.

Suite de mes aventures.

LORSQUE nous fûmes arrivés à *Londres*, le capitaine *Anglois* me força d'accepter quelques *guinées*, et me réitéra ses offres de service ; je le remerciai mille fois de sa générosité, et nous nous quittâmes.

Après que j'eus trouvé un logement, mon premier soin fut de donner de mes nouvelles au médecin ; mais comme je craignois que ma lettre ne fût interceptée, je n'osai y faire mention de la tendre et sincere reconnoissance dont j'étois pénétré à son égard. Je lui écrivis comme un parent qui seroit charmé d'apprendre de ses nouvelles, et rien de plus. Il lui suffisoit de savoir que j'étois en lieu de sûreté ; il n'avoit pas besoin que je lui exprimasse les sentimens de mon cœur, après le service qu'il m'avoit rendu ; il me connoissoit assez pour en juger.

Il me tarda long-tems d'apprendre si ma lettre étoit arrivée à bon port, et encore plus de savoir si la générosité de mon ami ne lui avoit point été funeste. Enfin, je reçus

de ses nouvelles. Il m'exprimoit la joie extrême qu'il ressentoit de me voir hors des mains de mes ennemis. Il m'apprenoit que l'on avoit fait des recherches extraordinaires après moi : que l'on avoit visité toutes les maisons du voisinage de l'*inquisition* ; que l'on avoit fait faire serment à tous les habitans de ces maisons, pour tirer d'eux quelque connoissance de mon évasion ; que sa servante et lui en avoient été du nombre, et qu'ils avoient juré l'un et l'autre qu'ils ne savoient ce qu'on leur vouloit dire. Enfin, il ajoutoit que le surlendemain de mon départ l'on avoit brûlé la malheureuse créature que j'avois vu si cruellement tourmenter dans le souterrain, ainsi que vingt-deux autres personnes, de tout sexe, de tout âge, de toute condition, sans compter ceux qui furent fouettés et condamnés à une prison perpétuelle, ou aux galeres pour toute leur vie.

Quoique le capitaine m'eût promis de me rendre tous les services qui dépendroient de lui, si je me déterminois à demeurer à *Londres*, je ne sus d'abord si je devois me fixer dans cette ville ou ailleurs ; tantôt je voulois demeurer à la campagne, tantôt dans quelque bourgade du nord de l'*Angleterre*, et par-tout je trouvois ces mêmes difficultés pour subsister : j'avois

l'ame trop haute pour me résoudre à chercher une condition ; et je ne possédois aucun talent, je ne savois aucun métier.

Cela seul auroit fait le malheur de ma vie ; mais le souvenir de mes aventures passées, mes réflexions continuelles sur la vie humaine mettoient le comble à mes maux. « Est-il possible, m'é-
» criois-je quelquefois, que je sois né
» homme ; que je sois né pour être aussi
» malheureux que je le suis ? J'ai
» passé ma jeunesse aux études ; et mal-
» gré toutes les peines que j'ai prises ;
» malgré le fouet qu'on me donnoit régu-
» liérement toutes les semaines ; je suis
» sorti du college aussi sot que j'y étois
» entré. Je m'étois mis dans la tête que
» les ignorans ont toujours tort, et je crus
» que les savans avoient toujours raison.
» Mon *Compere* étoit de ces derniers : je
» suivis ses conseils, sa personne ; je me-
» naï avec lui une vie errante et infortu-
» née, jusqu'à ce qu'après avoir vu sa
» philosophie échouer dans les déserts de
» la grande *Tartarie*, je vins faire naufra-
» ge, avec lui et mes autres compagnons,
» sur les côtes de l'*Espagne occidentale*.

» Ayant eu le bonheur d'échapper de
» ce naufrage, je crus que le destin, las
» de me poursuivre, alloit mettre fin à

» mes maux. Je pris le parti de me retirer
» dans ma patrie, d'y aller vivre et mou-
» rir dans la religion de mes peres. Mais
» j'éprouvai en route que les ministres de
» cette religion sont, dans certains en-
» droits, des tyrans exécrables : un hon-
» nête homme m'apprit ensuite qu'ils
» étoient ailleurs des imposteurs odieux,
» et toujours prêts à devenir tels que ceux
» que j'ai vu tourmenter si cruellement les
» innocens ; il m'apprit enfin, que le pays
» que je croyois être le plus heureux pays
» de la terre, ne valoit pas mieux que les
» autres.... O mon *Compere*, mon *Com-*
» *pere* ! vous aviez bien raison de dire que
» les sociétés civilisées étoient le recepta-
» cle de toutes les erreurs, de tous les
» vices et de tous les maux : c'est bien
» dommage que vous en ayiez conclu qu'il
» en étoit tout autrement chez les sauva-
» ges ! »

Cependant comme il falloit que je vécusse dans cet état de société, quelque dépravé qu'il fût, je résolus de chercher les moyens d'y vivre le moins malheureux qu'il me seroit possible ; et comme je demeurois dans une chambre voisine de celle d'un vieillard *François*, vivant isolé, paisible, dont l'occupation journaliere étoit de copier de la musique, et pour lequel

j'avois conçu beaucoup d'estime; quoique je ne lui eusse parlé que deux ou trois fois, je fus un jour trouver cet homme, je lui contai mes aventures, je lui exposai mes chagrins, mes soucis, et il me tint le discours suivant.



CHAPITRE XXXVI.

Discours du vieillard François.

MON ami, je n'ai point tant voyagé que vous, et les malheurs que j'ai essuyés dans le printems de ma vie, ne sont pas moins nombreux ni moins cruels que les vôtres : mais ces malheurs m'ont appris à vivre aujourd'hui aussi tranquille, aussi heureux que l'homme puisse être. J'ai appris par eux que l'on étoit malheureux dans la société, qu'autant qu'on tenoit à elle, par son état, par sa condition et par ses opinions.

Je ne suis point né assez riche pour tenir à cette société par mon rang, par les charges et les emplois. Je suis le fils d'un simple artisan, qui me fit étudier, croyant faire de moi, ou un prêtre, ou un médecin, ou un avocat. Mais lorsque je fus en âge de discerner la nature de ces états, je ne me trouvai point dans la disposition de les embrasser l'un ou l'autre, et je quittai les études. Alors je résolus d'apprendre le métier de bonnetier, et je me mis chez un maître. Au bout de sept ans d'apprentissage et de patience de toute espece, je

fis mon chef-d'œuvre, il fut trouvé que je savois faire passablement un bonnet, et que j'étois digne d'être reçu maître bonnetier, si j'avois le moyen de donner huit cents *francs* au corps de métier.

Je n'avois point huit cents *francs*, mais je faisois l'amour à une fille qui avoit précisément cette somme. J'épousai donc cette fille; je courus porter sa dot aux jurés du corps et je me mis à faire des bonnets.

J'aurois vraisemblablement gagné ma vie à ce métier; mais la capitation, la gabelle, l'industrie, et mille autres impôts dont l'on est accablé en France, emportoient un quart de mon gain; les procès du corps en absorboient un autre quart, ma femme buvoit la moitié du reste; de sorte que j'étois heureux, si au bout de l'année je n'avois point été deux ou trois mois en prison pour mes dettes, et si je n'avois point été réduit à jeûner autant de tems chez moi.

Au bout de trois ans, ma femme vint à mourir. Tout pauvre que j'étois, j'en trouvai une autre qui m'apporta trois cents écus comptant, et environ la même somme en prétention. Six mois après, cette prétention, que je ne pouvois avoir sans procès, avoit absorbé les trois cents écus, et je

me trouvai aussi misérable qu'auparavant. Pour surcroît de malheur ma femme devint dévote, acariâtre, piegrieche, et finit par s'enfuir avec le prêtre qui la dirigeoit. Enfin, je tombai malade ; comme je n'avois rien, l'on me transporta à l'hôpital, et l'on envoya mes enfans mendier. Je serois vraisemblablement mort dans ce lieu de misere et de désolation, si un parent charitable, qui me trouva expirant dans un lit, où il y avoit un homme auquel on venoit de couper la jambe, un autre qui avoit une fievre pourprée, et un troisieme qui étoit décédé la veille, ne m'en eût retiré.

Lorsque je fus guéri, mon parent, qui n'étoit pas trop riche lui-même, me donna quelque argent, me promit de m'aider lorsqu'il le pourroit; je repris mes enfans, et me remis à travailler. Mais je perdis bientôt ce digne parent. Comme il étoit huguenot, il s'avisa un jour de conduire un ministre à une assemblée qui s'étoit faite dans un bois ; le curé le sut, le dénonça à la prévôté ; il fut pris avec le ministre ; celui-ci fut pendu, et lui envoyé aux galeres. Quelque tems après, un de mes enfans mourut. Comme j'étois fort pauvre, le même curé ne voulut point l'enterrer, sans être payé d'avance. Je fis mon possible pour trouver de quoi payer le prêtre du

seigneur; mais personne ne me voulut rien prêter. Alors comme le cadavre de mon enfant, qui étoit mort depuis quatre jours, commençoit à puer, je pris le parti de l'enterrer moi-même. Cette affaire irrita l'homme d'église; il me fit ajourner, décreter et emprisonner; si bien que pour éviter les suites de sa colere, je forçai la prison, je me sauvai dans ce pays-ci, où je renonçai à tout ce qui pouvoit m'attacher à la société et faire mon malheur.

Présentement mes enfans sont devenus grands, et travaillent pour eux. Je n'ai ni maître ni valet, ni amis ni ennemis, je fais un métier qui n'est sujet à aucuns droits, à aucuns réglemens: je ne crains ni les sergens, ni les huissiers, ni les piailleries des créanciers: je suis mon évêque, mon curé, mon directeur: mon Dieu est le Dieu de toute la terre, mon cœur est son temple, et mon espoir, après cette vie, est celui d'un homme de bien.

Comme j'ai du travail de reste, continua le *vieillard*, je peux vous en fournir, il ne vous faut point embarrasser de ce que vous ne savez point la musique, l'usage fait tout, en moins d'un mois vous serez en état de gagner votre vie, si vous voulez vous appliquer.

J'accepte la proposition, répondis-je,

à cet homme; j'embrasse votre maniere de vivre, et même votre façon de penser sur la religion, à condition toutefois qu'elle ne s'éloigne point de ce qu'il plut à Dieu de nous révéler. Je me suis long-tems écarté des voies du christianisme, et je ne m'en suis pas trouvé mieux. Si j'ai essuyé des persécutions de la part de ceux qui s'en disent les ministres, je ne m'en prendrai jamais à lui. En un mot, je veux dorénavant vivre et mourir dans la profession pure et simple de la religion chrétienne, mais sans dépendre de qui que ce soit.

C'est donc dans l'indépendance et dans sa pureté, interrompit le *vieillard*, que vous voulez professer le christianisme. Sans doute. Mais cette profession consiste dans la foi et dans les œuvres. Quant au premier point, si vous admettez la doctrine du *péché originel*, la divinité de Jesus-Christ, la présence réelle, la transsubstantiation, les prieres pour les morts; les sacremens, les cérémonies dans le culte, etc. vous serez *catholique Romain*, ou *catholique Grec*.

Si vous rejetez une certaine partie de ces dogmes, vous serez *luthérien* ou *calviniste*, etc.

Si vous les rejetez tous, vous serez *socinien*, ou tel autre sectaire, qui, se disant

sant chrétien, fixe sa croyance à certains points, sans rien croire des choses susdites.

Or, être *catholique Romain*, *catholique Grec*, *luthérien*, *calviniste*, *socinien*, etc. n'est point être chrétien indépendant; car les uns et les autres sont assujettis à une certaine formule de foi plus ou moins rigoureuse.

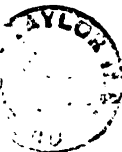
D'un autre côté, si, en rejetant ou adoptant ce qu'il vous plaira de la doctrine de tous ces gens-là, et en y ajoutant de vous-même ce que vous jugerez à propos, vous vous formez une croyance particuliere et différente de leurs formules, vous serez alors un chrétien d'une espece nouvelle, qui aura eu le don de voir plus clair que tous les autres. Mais je ne crois point que vous vous flattiez de posséder tant de lumieres.

Mon ami, dis-je au *vieillard*, je m'apperçois que vous vous jouez de mon ignorance; je vois clair comme le jour que ce que vous me débitez-là n'est qu'un tas de sophismes absurdes, par lesquels vous prétendez m'embarrasser. Vous avez parfaitement réussi; car je ne suis point en état de vous répondre; tout ce que j'ai à vous dire, est que je crois que la croyance en la *révélation* est nécessaire pour être sauvé, ainsi que la pratique de tout ce

qu'elle prescrit. Si je n'ai point présentement assez de lumieres, assez de forces pour me conformer exactement à ce dernier point, j'espere que Dieu m'en accordera suffisamment par la suite.

Je loue votre zele, reprit le *vieillard*, j'aime à voir les gens dans la disposition de faire le bien; mais ce zele n'est point aussi éclairé que je le désirerois; et si vous voulez revenir demain matin, je vous ferai part des raisons qui m'ont décidé à prendre les sentimens où je suis, et peut-être en serez-vous content. L'envie de recouvrer la tranquillité que j'avois perdue; l'espérance que ce que me diroit ce *vieillard* pourroit y contribuer, me déterminerent à accepter sa proposition, et je lui promis bien de ne pas manquer d'entrer chez lui le lendemain à la même heure.





CHAPITRE XXXVII.

Suite du discours du vieillard.

LE lendemain, je retournai chez mon voisin. Après avoir parlé quelque tems de choses indifférentes, il revint sur la matiere dont il m'avoit parlé la veille, et me dit :

« Je vous ai conté que les malheurs de
» ma vie m'avoient fait prendre la réso-
» lution de renoncer, autant qu'il me seroit
» possible, à tout ce qui pouvoit m'at-
» tacher à la société, soit par état ou par
» opinion. Il me fut très-aisé de remplir
» le premier point : quant au second, j'y
» rencontrai de plus grandes difficultés. Il
» ne s'agissoit pas moins que d'acquérir
» assez de connoissances, assez de force
» sur moi-même, pour me défaire de
» mes préjugés, sur-tout de ceux qui
» regardoient la religion où j'ai été
» élevé.

» Je commençai d'abord par examiner
» les points les plus épineux de cette re-
» ligion, tels que la doctrine du *péché*
» *originel*, de la *présence reelle*, de la *trans-*

» *substantiation*, etc. je lus et relus la » bible entiere, ainsi que les plus fameux » auteurs qui traitent de ces matieres, et » je rejetai généralement tout ce qui s'ap- » pelle *mystere*, tout ce qui répugne à la » droite raison et à l'équité. »

« Voici comme je raisonnai sur chacun » de ces dogmes. » Alors le *vieillard* les prit l'un après l'autre, exposa les autorités sur lesquelles on les appuie, et discuta ces autorités avec la plus grande exactitude. Je ne rapporterai point toutes les hypotheses, tous les raisonnemens qu'il fit, cela seroit trop long; d'ailleurs beaucoup de mes lecteurs pourroient être effrayés de la hardiesse de ses sentimens : je le fus moi-même au point que, lorsqu'étant rentré dans ma chambre, je me mis à réfléchir, je ne sus que penser de ce *vieillard* : cet homme, dis-je en moi-même, m'a témoigné d'abord la meilleure volonté du monde à m'apprendre à gagner du pain. Voilà qui est bien du côté du corps; mais il me paroît qu'il voudroit me plonger dans le trouble et l'embarras du côté de l'esprit. Ce qu'il vient de me débiter n'est qu'un tas de paradoxes révoltans, qui certainement n'attireroient point de louanges à leur auteur, s'il s'avisoit de les répandre dans le public; et si c'est là sa vraie maniere

de penser, il n'est rien moins qu'aussi tranquille dans son intérieur qu'il le paroît au dehors. Je me suis laissé aller, je ne sais par quelle foiblesse, aux illusions de la philosophie du *Compere* ; et je sais combien de fois la voix de la religion s'est fait entendre au fond de mon ame, et y porta les remords et l'effroi. Le *Compere* même, tout infatué qu'il étoit de ses principes, ne fut point exemt d'entendre cette voix : s'il vivoit encore, et qu'il voulût dire la vérité, il ne me démentiroit pas. Que l'on dise, si l'on veut, que *les préjugés de l'enfance ne s'effacent jamais ; que ce sont des tyrans qui nous font sentir leur pouvoir jusqu'à la mort*, il ne m'en semblera pas moins qu'il n'y a que la vérité qui réclame ses droits avec autant de force et de constance, que je l'ai éprouvé. En un mot, j'ai senti que tout homme, qui avoit une fois été chrétien, ne pouvoit impunément cesser de l'être. Je veux donc le redevenir en dépit de tout, non pas toutefois de la maniere dont tels ou tels le sont, mais d'une maniere raisonnable, et telle qu'il plaira à Dieu de me la montrer ; et quoique le *vieillard* me dise, je sais à quoi m'en tenir ; l'expérience du passé est le bouclier dont je veux couvrir dorénavant ma foible raison des attaques de l'erreur.

Il m'a promis de me montrer le moyen de gagner du pain ; qu'il me tienne parole, et je ne lui demande pas autre chose.

Il me la tint effectivement, et je me mis à travailler avec lui. Je le laissai penser à sa fantaisie, et je pensai à la mienne. Mais cette nouvelle association ne dura guere. J'avois à peine été trois mois avec lui qu'il mourut. Heureusement pour moi que je savois mon métier, et que ses pratiques me demeurerent.

Il ne manquoit donc rien à mon bonheur. Je travaillois une partie de la journée, et je donnois le reste à la lecture, à la méditation ou aux réflexions. La promenade des champs étoit ordinairement destinée à ce dernier genre. Un jour que je me promenois le long de la Tamise, je me mis à repasser dans ma tête les différens événemens de ma vie. Lorsque j'en fus au naufrage où j'avois perdu mes anciens amis, je ne pus m'empêcher de m'attendrir sur leur sort : « mon cher *Compere* ! » m'écriois-je tout haut, vous n'avez ja- » mais connu de vrai bonheur : hélas ! si » vous viviez encore, et que je pusse » vous faire part du mien, je le ferois de » tout mon cœur. Mais vous... »

J'en étois là, lorsque j'entendis quelque bruit derriere moi. Je me retour-

nai . . . . . : ciel ! que vis-je. . . . ? je vis le *révérendissime pere Jean de Domfront*, qui rioit de toutes ses forces de m'entendre parler seul.



CHAPITRE XXXVIII.

Récit des aventures du pere Jean *après le naufrage, etc.*

J'EUS à peine reconnu le *révérend*, que je me jetai à son cou, et je l'embrassai plus de cent fois. — Quoi ! c'est vous, m'écrié-je ? par quel bonheur... ? Ah ! mon *cher pere Jean*, seroit-il possible...? Où est mon *Compere*...? où est *Vitulos*...? où est *Diego* ! — Ils sont tous les trois ici, me répondit-il. Menez-moi au plus vîte où ils sont, repris-je. Quoi ! vous vivez encore...? Ah ! mon cher *pere Jean*, contez-moi, je vous prie, par quel hazard vous êtes échappé de ce naufrage effroyable, d'où je ne me suis tiré que par une espece de miracle.

Tu sauras, répondit *pere Jean*, que lorsque le vaisseau fut en danger de se briser, je montai deux futailles sur le pont, je les bouchai bien, je coulai à l'entour quelques cordes à nœuds, je dis au *Compere* et à *Vitulos* que si nous venions à faire naufrage, de saisir chacun une de ces cordes avec moi, et de nous abandonner

abandonner ensuite à tout ce qu'il plairoit à dame fortune de faire de nous. Pour toi, la frayeur t'avoit mis dans un état à n'entendre aucune raison ; *Diego* étoit étendu sur le plancher sans mouvement, sans connoissance, dans le même cas où tu le vis après le coup de tonnerre de *Senlis*. C'est pourquoi nous vous laissâmes là l'un et l'autre ; nous nous tînmes près de nos futailles ; et lorsque le vaisseau se brisa, nous nous trouvâmes en état de pouvoir nous soutenir sur l'eau jusqu'au lendemain, que des pêcheurs de la côte nous recueillirent et nous menerent à terre.

Comme j'avois eu soin de ne pas oublier le reste de notre argent, et que, dans le trouble que la tempête occasionoit, j'avois escamoté au capitaine une boîte remplie de perles et de diamans, je regardai ce naufrage comme un bonheur pour nous. Je te regrettai pourtant, ainsi que l'ami *Diego* ; mais je me consolai en buvant quelques coups à votre intention. — Et le *Compere*, interrompis-je ? — Le *Compere*, poursuivit *pere Jean*, parut très-sensible à ta perte, ainsi qu'à celle de l'*Espagnol*; mais ma trouvaille ne le toucha guere. Ce naufrage l'avoit mis d'une humeur insupportable. Une aventure assez fâcheuse, qui nous arriva peu de tems après, acheva de lui tourner la tête ; il

devint d'une misanthropie aussi farouche que celle de *Timon l'Athénien* ; il accusa les hommes de méchanceté, le ciel d'injustice, et finit par devenir *manichéen*...Quoi ! le *Compere* est devenu *manichéen* ? Oui, *manichéen*, et très-*manichéen*. Mais écoute le reste de notre histoire.

Comme je ne trouvai point à propos de me défaire de mes bijoux en *Espagne* et en *Portugal*, je formai le dessein de passer en *Angleterre*. Je communiquai ma résolution à mon *neveu* et à *Vitulos*. Le premier me dit de faire à ma fantaisie ; le second trouva que j'avois raison : là-dessus nous tirâmes droit à *Lisbonne*, où nous trouvâmes un vaisseau *Hollandois* qui nous transporta à *Londres*.

Lorsque nous fûmes arrivés en cette ville, j'essayai, ainsi que *Vitulos*, de faire entendre raison au *Compere* ; mais nous perdîmes nos peines ; le *Compere* nous dit qu'il étoit misanthrope et *manichéen*, qu'il vouloit demeurer tel, et qu'il romproit avec nous si nous lui parlions davantage sur ce point. Tu le trouveras dans cette opinion, et occupé à faire un livre où il prétend démontrer que les hommes, tant sauvages que policés, sont des sots, des injustes, des enragés, et que le diable a autant à dire que le bon Dieu dans le gou-

vernement de l'univers. Quant à *Diego*, il est aujourd'hui plus fou qu'il n'a jamais été. Je le retrouvai par le plus grand hasard du monde. Comme je me promenois un jour à *Hyde - Park*, je vis un tas de monde attroupé : je voulus savoir ce que c'étoit : j'approchai, et j'apperçus au milieu de la foule le seigneur *Diego*, qui faisoit un sermon sur le dernier jugement. Il étoit dans un état à faire pitié ; il étoit presque nu : il avoit la barbe d'un pouce de long, les yeux enfoncés, et le visage exténué de misere. Cet état me toucha, je fendis la presse pour l'emmener ; il me reconnut, et se mit à faire des exclamations terribles ; et des grimaces si effroyables, que la plupart du monde qui l'écoutoit, crut qu'il étoit possédé de plus de soixante et quinze mille diables. La foule, qui étoit déja assez forte, s'accrut dans un instant, si prodigieusement, que je fus plus de deux heures avant de pouvoir le retirer de là. Enfin, je l'en retirai, je le fis monter dans le premier fiacre que je trouvai, et je l'emmenai à notre logis. Lorsqu'il apperçut le *Compere* et *Vitulos*, ses exclamations redoublerent, et ne finirent que très - long - tems après. Quand il fut un peu appaisé, je lui demandai par quel moyen il étoit échappé du naufrage ; il me dit que *S. Nicolas* et *S.*

Guillaume, auxquels il s'étoit recommandé pendant la tempête, l'avoient soutenu sur les eaux jusqu'à ce qu'un vaisseau *Anglois* le recueillit et le conduisit à *Portsmouth*; et que ces saints lui avoient révélé en même-tems, que le monde devoit finir bientôt.

Voyant que je ne pouvois en tirer d'autres raisons, je le laissai tranquille, et je lui défendis de sortir jusqu'à ce qu'il fût habillé plus proprement. Lorsqu'il fut en état de paroître, je lui fis prometre de ne plus prêcher, et je le laissai aller par la ville; et à ses visions près, il nous sert très-affectueusement, et fait assez-bien les commissions dont on le charge.

Pere Jean finissoit de parler lorsque nous arrivâmes à son logement. Le lecteur me dispensera de lui décrire la joie que je ressentis de revoir mon cher *Compere* et mes anciens camarades; elle fut inexprimable, et celle de mon *Compere* ne fut pas moindre. — Ah! mon cher *Jerôme*, s'écria-t-il en me voyant, si tous les hommes te ressembloient...; mais...! — Il alloit continuer, mais les cris de joie et le tintamarre de *Diego* l'en empêcherent: il se passa plus d'une demi-heure avant que nous pussions nous faire entendre.

La scene de l'*Espagnol* étant finie, nous nous dîmes tout ce que l'on peut se dire.

en pareille occasion ; après quoi, je contai tout ce qui m'étoit arrivé depuis le naufrage.

Mon récit acheva d'irriter le *Compere* contre le genre humain. Il avoit cru jusqu'alors que tout ce qui existe étoit un composé de *bien* et de *mal* ; il se persuada pour le coup que *tout étoit mal*. *Vitulos* fut presque de son sentiment ; *Diego* ne douta plus que la fin du monde n'approchât (*a*) ; le *Révérendissime* jura qu'il étriperoit autant de moines qu'il en rencontreroit ; pour moi, quelque sujet que j'eusse de me plaindre, je trouvai que le *Compere* et *pere Jean* outroient les choses. Je ne disconvenois point qu'il y eût beaucoup de *mal* dans le monde, mais j'étois bien éloigné de croire que *tout fût mal*, et que le *mal*, qui existe dans l'univers, procédât d'un mauvais principe, égal au bon. A l'égard du *pere Jean*, je lui dis que quand il étriperoit tous les *moines* de la terre, la persécution des *gens d'église* n'en iroit pas moins son train ; que l'histoire

(*a*) Un dévot, plus raisonnable que l'*Espagnol*, auroit trouvé que le procédé des *inquisiteurs*, envers son confrere *Jerôme*, étoit une action louable et sainte ; mais il étoit parvenu à un tel point de folie, qu'il ne distinguoit plus les bonnes actions d'avec les mauvaises.

de tous les tems prouve que résister à leurs violences, est les irriter; que le plus court étoit d'éviter d'avoir quelque chose à démêler avec eux. Mais tout ce que je pus dire là-dessus fut inutile; l'*oncle* et le *neveu* persisterent dans leurs opinions.



CHAPITRE XXXIX.

Raisonnement sur l'opinion du Compere.

Le propre jour de ma *réunion* à mes anciens amis, je quittai le logement que j'avois pris ; mais je ne cessai point pour cela de copier de la musique, pour gagner de quoi fournir ma part à la dépense du ménage ; j'étois devenu trop scrupuleux pour me servir du produit de la boîte que sa *Révérence* avoit escamotée au capitaine Portugais avant le naufrage. Mais lorsqu'après toutes les informations possibles que je fis faire à *Lisbonne*, je fus certain que personne d'autre que nous n'étoit échappé de ce naufrage, j'usai sans scrupule de la bourse commune, et je ne travaillai plus que pour m'amuser.

Tous mes souhaits auroient été satisfaits, si j'eusse vu mon cher *Compere* plus raisonnable, ou du moins s'il eût renoncé à la manie qui le tenoit de divulguer son manichéisme et ses autres sentimens par le livre auquel il travailloit. Un jour que son esprit bourru s'étoit un peu adouci, j'employai tous les raisonnemens dont j'étois

capable pour lui prouver que quand il y auroit cent fois plus de mal sur la terre, l'on ne pourroit en conclure que l'univers ne fût souverainement gouverné par un Etre bon, sage et tout-puissant. J'ajoutai que son opinion à cet égard n'étoit fondée que sur une prévention aveugle, et nourrie par son humeur attrabilaire; qu'il devoit savoir, par sa propre expérience, combien l'on devoit faire peu de fondement sur ces opinions outrées, qui ne nous paroissent réelles qu'autant qu'elles flattent nos préjugés et nos passions, et jusqu'à ce que l'expérience et des connoissances ultérieures viennent à faire tomber le bandeau qui nous offusquoit la vue. Enfin, je le priai de se souvenir que puisqu'il haïssoit les hommes pour leur méchanceté, il devoit éviter d'être méchant à son tour; et que c'étoit l'être en effet, que de répandre dans le public des opinions qui n'avoient aucun fondement solide et réel, et qui pouvoient entraîner après elles les plus grands maux.

Le *Compere*, peu accoutumé à m'entendre raisonner de la sorte, me demanda depuis quand je m'ingérois de faire le raisonneur : depuis, lui répondis-je, que je me suis apperçu que dix ans de vos leçons ne m'avoient rendu ni plus savant, ni plus

heureux ; depuis que j'ai vu qu'un homme qui a assez de lumieres, assez de pouvoir sur soi - même pour secouer le joug des préjugés de l'enfance, et assez de prudence pour ne pas se laisser éblouir par les sophismes des philosophes du siecle, n'a de maximes à suivre que celles qu'approuve le sens commun, n'a de route à tenir que celle que lui prescrivent l'amour-propre, la justice et la modération. Laissons le monde tel qu'il est, et les hommes tels qu'ils sont ; n'ouvrons les yeux que pour voir si nos opinions nous sont utiles, raisonnables, et demeurons-en là. Le vrai bonheur ne consiste point dans les spéculations creuses, qui ne servent qu'à nourrir notre inquiétude et nous tourmenter. Le vrai bonheur consiste à être à soi, et non à ses idées ; à être son propre maître, et non l'esclave de soi-même.

Je sais aussi - bien que vous que les hommes sont généralement méchans. Je n'ignore pas non plus qne le monde est rempli de maux. Mon expérience en est garant. Mais dois-je pour cela haïr opiniâtrément tous les hommes? Non, la haine est un serpent qui ronge le cœur qui l'enfante. Dois-je me mettre dans la tête qu'un principe mal-faisant se plaît à troubler l'ordre établi dans l'univers? Non ; cette opinion

ne feroit que troubler mon repos, qu'accroître mes maux ; et les choses n'en iroient pas moins leur train.

Bornons-nous donc à avoir de l'aversion pour les méchans, et non de la haine ; et prenons garde en même tems de confondre les bons avec eux. Ayons en horreur les persécuteurs et les tyrans ; mais ne les haïssons pas : l'horreur et l'aversion sont, en ce cas, des sentimens naturels et raisonnables, et la haine est toujours une passion aveugle et outrée, qui nous mine et nous dévore, tandis que ceux qui en sont les objets se moquent de nous. Plaignons les superstitieux et les ignorans ; mais ne les méprisons pas. Le mépris est fait pour l'erreur et le ridicule ; un sentiment plus humains doit être réservé pour ceux qui en sont atteins (*a*).

Bornons-nous encore à savoir que le *mal* existe, et n'étendons point nos regards plus loin ; son origine est environnée de ténebres impénétrables à la raison humaine. Il y a de la témérité, ou pour mieux dire, de la

---

(*a*) *Recta volens animus, sapiens, et amator honesti,*
Quosdam odio dignos judicat esse suo :
Nec tamen hos toto depellit fœdere, gnarus
Naturam errantum dividere à vitiis.
BILLIUS, Anth. Sac.

folie, à prétendre en savoir plus que les autres sur ce point, et sur-tout à penser comme vous faites. Que diriez-vous, si, après avoir publié vos opinions, vous veniez à vous appercevoir que vous vous êtes trompé sur cet article, comme sur celui de la perfection des sauvages? Ne vous blâmeriez-vous pas de votre témérité? Vous feriez plus, vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir joint une erreur de cette espece à celles dont les hommes sont infectés.

Par la ventrebleu, dit *pere Jean*, l'ami *Jcrôme* vient de raisonner comme la raison même. La vie est trop courte et trop précieuse pour la passer dans la haine et l'amertume, dans des déclamations et des jérémiades continuelles sur la méchanceté des hommes, et sur les maux dont l'univers est rempli. Pour moi je me moque de tous ceux qui ne méritent pas mon estime, et rien de plus. Il est vrai que j'ai juré d'étriper tous les *moines* qui me tomberont dorénavant entre les mains; mais c'est de la façon qu'on extermine ces reptiles dangereux, dont le souffle empoisonne l'air, et dont la piquure tue l'homme. D'ailleurs, je borne mon étude et mes recherches aux seuls plaisirs de la vie. Un flacon de vin bannit chez moi le souvenir de deux

ans de diete et d'un siecle de mélancolie ; un bon repas , un bon lit et un tendron de quinze ans m'apprennent que s'il y a du mal dans le monde, il y a aussi quelque bien ; et que la moindre chose de celui-ci défraie au centuple de celui-là. En un mot, je me moque de tout ce qui s'appelle science. Savoir jouir est tout ce que je sais : c'est bien assez. Deux ans d'expérience devroient dessiller les yeux à un galant homme sur l'article des opinions, qui ne sont fondées que sur des conjectures.

Mon *neveu* a donc tort de prendre pour des réalités toutes les idées qui lui passent par la tête. Nos facultés intellectuelles sont bornées ainsi que nos facultés corporelles : l'expérience nous apprend à quoi nous devrions nous en tenir sur cet article. Nos yeux sont faits pour distinguer certains objets, pour voir à une certaine distance, et rien de plus, rien au-delà. Pourquoi ? Parce qu'il n'étoit point nécessaire que nous vissions plus loin. Il en est de même de nos autres sens.

Un homme peut porter un fardeau, peut soutenir la fatigue ; peut courir, sauter, voltiger mieux qu'un autre ; il peut exceller par-dessus tous les autres dans un art ; mais sa force, son adresse, sont bornées fort près du point où sa supériorité le dis-

tingue des autres; et s'il a pour quatre sous de bon sens, il sera le premier à s'appercevoir qu'il ne peut aller plus loin. Pourquoi donc les seuls raisonneurs prétendent-ils outre-passer les bornes de l'intelligence humaine? Sont-ils les seuls qui ignorent quelle est leur condition? Ne savent-ils pas que les idées que nous nous formons des choses, purement abstraites à notre égard, sont trop imparfaites pour servir de fondement à la découverte de l'origine et de la nature de ces choses.

Lorsque je vois un sauteur de la foire sauter par-dessus une pique de douze pieds, plantée au milieu d'un théatre, je dis qu'un tel saut est l'action la plus hardie, la plus adroite de tous les sauteurs de la terre; mais lorsque je compare la distance qu'il y a entre la pointe de cette pique et le soleil, ce sauteur n'est plus à mes yeux qu'un vermisseau rampant sur un tas de boue.

Lorsque j'entends un orateur renommé débiter d'un ton emphatique, quelque discours sur l'origine du *mal* : je dis qu'il est un habile homme, qui sait se concilier l'attention de ses auditeurs, leur plaire, les persuader même; mais lorsque je compare la matiere qui traite, à l'imperfection du petit nombre d'idées qu'il a de cette matiere, à l'impossibilité d'en acquérir da-

vantage, je regarde cet orateur comme une grenouille qui coasse dans un marais fangeux.

Le nombre des vérités dont l'intelligence est à notre portée, est extrêmement petit, et ces vérités sont extrêmement simples ; mais elles nous suffisent. Celles qui sont au-dessus de notre conception, ne sont point faites pour nous. Ceux qui entreprennent de les démontrer, sont des fous ou des imposteurs, qui éblouissent la multitude par un tas de sophismes absurdes ; et les idiots qui les écoutent, ressemblent, comme dit *Horace*, à une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt : ils marchent sur la foi d'un guide qui les égare, l'un à droite, l'autre à gauche ; ils prennent tous diverses routes, chacun croit suivre la bonne, et plus il le croit, plus il s'écarte ; quoique tous leurs égaremens soient différens, ils n'ont pourtant qu'une même cause ; c'est que leur guide les a trompés, et que la nuit les empêche de se redresser (*b*).

(*b*)... *velut sylvis, ubi passim.*
Palantes error de certo de tramite pellit,
Ille sinistrosum, hic dextrosum abit : unus utrique
Error, sed variis illudit partibus...
Lib. II, sat. III.

CHAPITRE XL.

Raisonnement de Vitulos, *sur ce qui a été dit dans le chapitre précédent.*

LORSQUE *pere Jean* eut fini de parler, *Vitulos* reprit la parole, et dit que nous avions raison l'un et l'autre, et que le *Compere* avoit tort, sur-tout à l'égard de son *manichéisme*. Quand même, lui dit-il, vous auriez réellement découvert qu'un dogme aussi funeste seroit fondé, s'il vous restoit l'ombre du sens commun et de la prudence, vous devriez le cacher plutôt que de le divulguer. Le monde est tellement constitué, qu'il est des vérités très-peu importantes en elles-mêmes, dont l'exposition seroit mille fois plus nuisible au genre humain, que l'erreur où il est à leur égard : à plus forte raison une vérité de cette espece, si c'en étoit une, devroit être ensevelie pour jamais dans les ténebres les plus épaisses. L'erreur et la superstition ont engendré des désordres, des fureurs et des cruautés inouies : il est des circonstances où la vérité en engendreroit de même, si elle se présentoit où elle n'a que faire.

Il y a mille et mille personnes sages qui s'apperçoivent des erreurs dont le peuple est imbu, sur-tout à l'égard de la religion ; mais aucune d'elles n'entreprendra jamais de le désabuser, à moins qu'il ne soit suffisamment préparé à voir le jour, et que cette vue ne puisse donner lieu à aucun accident funeste. Ce n'est pas que la vérité entraîne naturellement après elle aucune suite dangereuse : les maux qui résultent de son exposition, ne viennent que de la nature des sujets auquels elle est exposée (a). Il y a des circonstances où il est très-dangereux de se servir d'une chose, quoiqu'excellente en elle-même. Le vin est de sa nature bienfaisant ; il ranime les forces, et réjouit le cœur de *Pierre*, tandis qu'il

(a) Quand la vérité se présente à l'homme, son esclair l'estone, son esclat l'atterre ; ce n'est point de sa faute, car elle est très-belle, très-aimable et très-convenable à l'homme, et peut-on d'elle dire encore mieux que de la vertu et sagesse ; que si elle se pouvoit bien voir, elle raviroit et embraseroit tout le monde en son amour ? Mais c'est la foiblesse de l'homme qui ne peut recevoir et porter une telle splendeur, voire elle l'offense. Et celui qui la lui présente, est souvent tenu pour ennemi, *veritas odium parit.* C'est acte d'hostilité que de lui montrer ce qu'il aime et cherche tant. L'homme est fort à desirer, et foible à recevoir. CHARRON, *de la sagesse, liv. 1, chap. 4.*

enivre

enivre *Jean*, et le rend furieux. D'où viennent des effets si différens? Des différentes constitutions de *Pierre* et de *Jean*; et non de la nature du vin. La nature du vin est d'animer et d'échauffer : il est de la nature de *Jean* d'entrer en furie lorsqu'il est échauffé : voilà tout le mystere. Un homme de bon sens, qui connoîtroit le tempérament de *Jean*, se garderoit bien de lui donner à boire autre chose que de l'eau.

Non-seulement l'amour de l'ordre doit nous faire abstenir de débiter des vérités dangereuses à la multitude, mais l'amour de nous-mêmes doit nous porter aussi à être très-réservés sur cet article. Nous le savons par expérience. Lorsque nous fûmes convaincus d'avoir battu monnoie en *Russie*, nous dîmes aux juges, commis pour nous examiner, que *nous n'avions fait que suivre en cela le droit naturel*. Et il est certain qu'il n'y a rien de plus naturel que le pouvoir de donner telle forme, tel poids que l'on juge à propos à un morceau d'or ou d'argent, et de lui attribuer la valeur que l'on veut. D'ailleurs ce qui est naturel est imprescriptible. Mais les gens à qui nous avions à faire ne pensoient point de même sur ce point. « Le droit positif, selon eux, » a, dans certains cas anéanti le droit na- » turel. Les souverains se sont arrogés

» celui de battre monnoie ; et tous ceux qui
» y portent atteinte doivent être punis. »
Nous devions donc prudemment nous borner à demander pardon de notre prétendue faute, et rien de plus. L'on est assez indulgent dans ce pays-là ; l'on se seroit contenté de nous appliquer quelques coups de bâton sur la plante des pieds , et l'on ne nous auroit point envoyés piocher dans les mines de la *Sibérie*, d'où l'on ne sort pas toujours aussi facilement que nous avons fait.

Enfin, pour revenir au sujet dont il est question , s'il est de la prudence de taire quelquefois certaines vérités , il le sera toujours de ne point répandre une opinion aussi absurde , aussi dangereuse que celle dont le *Compere* est actuellement infatué. Il feroit bien à l'avenir de penser pour lui, et de se taire ; et nous ne ferions point de mal d'en faire autant.

Voilà ce qui s'appelle raisonner , dit *pere Jean*. Pour moi je laisse dorénavant les hommes dans leurs opinions , bonnes ou mauvaises , qu'ils se trompent ou qu'ils ne se trompent pas, c'est leur affaire, et non la mienne. Quand je me rappelle les différens événemens de notre vie , je vois que la moitié des persécutions que nous avons essuyées , vinrent autant d'avoir parlé con-

tre les opinions reçues , que d'avoir agi contre les loix que les hommes ont établies. Mais l'on ne devient avisé que par l'expérience. J'avoue que les hommes sont injustes et méchans ; mais la société est tellement constituée , qu'ils doivent être tels. Il est vrai que l'univers est un composé de bien et de mal ; mais un homme de bon sens doit plutôt s'occuper à tirer le meilleur parti possible de la vie, que de s'embarrasser de ce qui qui ne le regarde pas. Cà, buvons un coup.



CHAPITRE XLI.

Continuation du même sujet.

NOUS crûmes d'abord que le *Compere* alloit répondre en détail à tout ce que nous venions de lui débiter ; mais il se contenta de nous dire que nous étions des ignorans, et qu'il persisteroit dans ses opinions jusqu'à ce qu'on lui eût démontré le contraire par des raisons incontestables, et non par un tas de lieux communs, qui ne convenoient que dans la bouche des pédans, et non à des gens qui faisoient profession d'être philosophes.

J'aimois mon *Compere* ; mais son propos me piqua ; je ne pus m'empêcher de répliquer qu'il n'y avoit point tant de pédantisme qu'il se l'imaginoit dans ce qu'on venoit de lui dire ; que je lui accordois très-volontiers que les hommes en général étoient des méchans, des scélérats ; mais je n'avouerois jamais que l'univers fût mal gouverné.

Il est vrai, continué-je, que les efforts que j'ai fait jusqu'aujourd'hui pour accorder l'existence du *mal* avec la toute puissance,

la sagesse et la bonté de l'Etre qui gouverne l'univers, ont été vains ; mais cela dépendit de mon peu de lumieres, ou plutôt de ce que je m'y suis mal pris ; car les plus importantes découvertes n'ont pas toujours été faites par les plus savans...

Je te défierai bien de faire celle-ci, interrompit le *Compere*. Cela se peut, repris-je... : mais il me vient une idée... : si mon cher *Compere* vouloit me donner vingt-quatre heures pour penser là-dessus, je lui démontrerois peut-être que son défi n'est point si fondé qu'il le croit.

Le *Compere* m'accorda, par pitié, les vingt-quatre heures que je lui demandois ; et personne au monde ne fut plus étonné que *pere Jean* et *Vitulos*, lorsqu'ils me virent accepter ce défi.



CHAPITRE XLII.

Continuation du même sujet.

J'EMPLOYAI ces vingt-quatre heures à éclaircir l'idée qui m'étoit venue sur le sujet de notre dispute ; et lorsque le moment de la conférence fut arrivé, je parlai en ces termes :

Il me semble, mes chers amis, que si l'on venoit à bout de définir la nature de la liberté de Dieu, ainsi que la nature de la liberté de l'homme, l'on pourroit rendre raison de l'origine du mal qui existe dans l'univers, tant dans le physique que dans le moral.

C'est ce que je vais essayer de faire.

La *liberté* de Dieu ne peut consister dans ce que les théologiens appellent *indifférence*, *contradiction*, c'est-à-dire, dans le *pouvoir d'agir* ou *de ne pas agir* : une telle *liberté* supposeroit en Dieu, ou de l'ignorance, ou de l'irrésolution, ou le pouvoir de choisir deux moyens différens dans l'exécution d'une chose, ou celui de se déterminer indifféremment pour l'une ou l'autre de deux choses opposées. La *liberté* de Dieu

consiste donc en ce qu'il *fait ce qu'il lui plaît* : or, il n'y a jamais dans ce qu'il fait, que le *meilleur qui lui plaît*.

Que l'on ne dise pas que si Dieu se détermine nécessairement, il n'est pas libre ; car je demanderois si un Etre infiniment puissant n'est pas infiniment indépendant. Que l'on ne dise pas non plus qu'un Etre infiniment puissant a la *liberté* de choisir plusieurs moyens dans l'exercice de sa puissance, ou de faire une chose, ou de ne la pas faire ; car je répliquerois qu'un Etre infiniment bon, infiniment sage, se détermine nécessairement pour le meilleur moyen dans l'exécution de ce qu'il doit faire ; et que lorsqu'une chose n'existe point, il se détermine nécessairement à produire cette chose, s'il est meilleur qu'elle existe, ou à la laisser dans le néant, s'il est meilleur qu'elle n'existe pas.

Poursuivons.

Lorsque l'univers étoit encore dans le néant, l'univers n'avoit rien en soi qui déterminât Dieu d'une maniere absolue à lui donner l'existence. Il faut donc considérer le *pouvoir* dont il s'agit ici, du côté de l'agent, et non du côté de l'objet.

Dieu a résolu, de toute éternité, de créer le monde *tel qu'il est ;* les *décrets* de Dieu sont invariables : donc Dieu n'avoit pas le

pouvoir de ne pas créer le monde, et cependant on ne peut nier qu'il ne fût parfaitement libre en le créant, par conséquent l'*indifférence de contradiction* n'est point de l'essence de la *liberté*.

Que l'on ne dise pas que Dieu ayant été libre de faire ou de ne pas faire ce *décret*, il s'ensuit qu'il pouvoit fort bien se dispenser de créer le monde, qui est l'effet de ce *décret* ; car si l'on ne peut supposer un instant qui ait précédé ce *décret*, on ne peut supposer un instant où Dieu ait eu le *pouvoir* en question, l'existence de ce *décret* anéantissant nécessairement ce *pouvoir* dans un Etre immuable : or, la supposition d'un instant détruiroit l'éternité du *décret*, l'immutabilité de Dieu, et par conséquent Dieu lui-même.

Faisant abstraction du *décret*, par lequel Dieu s'est déterminé à créer le monde, ce *pouvoir* de le créer ou de ne le pas créer n'a pu se trouver en lui. Un tel *pouvoir*, considéré du côté de l'agent, est toujours l'effet de son ignorance ; imperfection qui ne peut se trouver que dans la créature. Si *Jean* a le pouvoir de faire ou de ne pas faire telle action, c'est qu'il ignore ce qui lui est plus avantageux dans cette occasion, d'agir ou de ne pas agir. Que l'ignorance de *Jean* se dissipe, le parti qu'il découvrira être le plus

à

à son avantage, sera celui qu'il suivra infailliblement, sans conserver le moindre pouvoir réel pour son opposé. Combien, à plus forte raison, Dieu, dont les connoissances sont sans bornes, suivra-t-il toujours infailliblement dans ses productions, la regle que lui prescrivent ses perfections infinies.

La *liberté* de Dieu cesseroit d'être infiniment parfaite, si, pour agir, il devoit examiner les objets de son action, choisir celui qui lui plaît le plus, sans qu'aucun motif le déterminât nécessairement à ce choix; et si, après avoir choisi, il lui restoit encore le moindre pouvoir de changer de résolution : car, sans parler de l'incompatibilité d'une telle *liberté* en lui, avec ses *décrets éternels* et son immutabilité, cet examen supposeroit en Dieu un défaut de connoissance suffisante; ce choix, sans aucun *motif déterminant*, seroit plutôt l'effet d'un destin aveugle que d'un être infiniment sage; et ce pouvoir de révoquer son choix, ou seroit chimérique, ou, s'il étoit réel, marqueroit que l'intelligence, infiniment parfaite, pourroit rejeter un bon projet pour en suivre un qui ne le seroit pas.

Il résulte de ce que je viens de dire, que Dieu, en vertu d'un *décret* aussi éternel que lui, ne pouvoit ne pas créer le monde,

ni ne pas le créer *tel qu'il est :* il résulte encore que le monde, *tel qu'il est*, est *le meilleur des mondes possibles*, parce qu'il est l'effet d'une cause infiniment parfaite. Le *mal* qui existe dans le monde est donc l'*effet* des limites naturelles de la création ; et cet *effet* étoit nécessaire, parce que l'univers ne pouvoit être aussi bon que la *cause* qui l'a produit : il ne pouvoit être aussi parfait que l'*être existant par soi* (*a*). Si ce que tu dis est vrai, interrompit *pere Jean*, voilà l'origine du *mal*, tant *physique* que *moral*, toute trouvée. Mais il s'ensuivroit que ce *mal* seroit nécessaire, et que les hommes ne seroient injustes et méchans, que parce que leur injustice et leur méchanceté seroient des effets des limites naturelles de la création.

(*a*) Si du plan général du monde, qui est très-bien ordonné et très-utile, il en résulte quelques inconvéniens, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans qu'ils aient été dans le dessein primitif et dans le but de la providence. Par exemple, quand la nature a formé le corps humain, l'excellence et l'utilité de l'ouvrage demandoient que la tête fût composée d'un tissu d'ossemens minces et déliés : mais par-là il en résultoit l'incommodité de ne pouvoir résister aux coups. Il en est de même de la vertu ; l'action directe de la nature y tend et la fait naître ; mais par une espece de concomitance, elle a produit, par contre-coup, les vices.

CHRYSIP. *de provident.* in Aulugel. *lib.* 5, *c.* 3.

Si le *Révérendissime* se donne la peine d'écouter un moment, repris-je, il verra que quoiqu'il fût de la nature de l'homme d'être imparfait, il est de sa nature aussi d'être meilleur qu'il n'est. La nature de l'homme est compromise dans les limites de la création, il est vrai ; mais l'homme ne laisse pas pour cela d'être *libre* dans ce qu'il fait : ce n'est donc pas justement à cause de l'effet de ces limites, s'il n'est point toujours aussi bon qu'il devroit l'être, s'il ne fait pas toujours tout le bien qu'il devroit faire. Mais avant d'aller plus loin, disons un mot de la *liberté* de l'homme.

J'ai démontré que la liberté de Dieu ne consiste point dans le choix d'*agir* ou de *ne pas agir* : or, la liberté de l'homme est de même nature que celle de Dieu : l'homme est toujours déterminé à agir d'une certaine façon ; il n'y a de la différence entre la liberté de Dieu et celle de l'homme, qu'en ce que la premiere s'exerce constamment sur le *meilleur*, et que celle de l'homme s'exerce toujours sur ce qu'il prend pour le *meilleur*. Mais soit que l'homme exerce sa liberté sur le *bien réel* ou sur le *bien apparent*, il ne laisse pas d'être *libre*, puisque dans l'un et l'autre cas il *fait ce qu'il lui plaît* : or, *faire ce qu'il nous plaît* est un acte de liberté. Voilà quelle est la liberté de l'homme.

Puisque la liberté de l'homme consiste en ce q'*u'il fait ce qu'il lui plaît*, il s'ensuit qu'il peut être regardé à juste titre comme l'auteur de ses actions, quoiqu'il ne soit point celui des principes de ses déterminations : en agissant il use *avec plaisir*, *avec connoissance*, *du pouvoir d'agir*, et ses actions peuvent lui être imputées *en partie*, comme à la cause immédiate qui les produit. Voici comment.

Les déterminations de chaque être ont leurs avantages et leurs inconvéniens ; une maniere d'*être* exclut une autre maniere d'*être ;* une propriété suppose une autre propriété ; un arrangement, un autre arrangement : une force n'est pas une autre force, ni un degré, un autre degré. Dieu a vu la combinaison de tout cela, et l'univers est la solution d'un problême digne de sa sagesse infinie. En un mot, Dieu agit par les causes secondes ; il a voulu que ces causes produisissent leurs effets, et que ces effets devinssent causes à leur tour. Rien n'est plus vrai que cela ; et je ne suis point le premier qui l'ai dit.

Or, comme Dieu a donné aux hommes des sens et une raison pour connoître la nature des causes secondes qui les environnent, leurs rapports, leurs effets, les rapports et les effets de ceux-ci à leur

tour, etc. l'on peut dire que c'est sur la *connoissance de l'ordre établi dans ces causes et dans tout ce qui en dépend*, que doit être en partie fondée la prudence de chaque individu humain, ainsi que les différentes vertus qui peuvent le conduire au bonheur le plus parfait dont il soit susceptible en ce monde.

Par exemple,

Nous connoissons que le feu brûle, et que le froid glace; cette connoissance nous porte à éviter leurs effets naturels, et à chercher dans leur usage combiné un moyen propre à nous mettre à l'abri de leurs impressions nuisibles ou trop sensibles.

Nous connoissons qu'une diete outrée nous exténue, que l'intempérance nous rend malades; cette connoissance nous porte à prendre justement la nourriture nécessaire pour nous conserver les forces et la santé.

Nous savons que la brutalité, la rigueur, la violence nous attirent des ennemis; cette expérience nous avertit d'être doux, humains, généreux, afin de vivre en paix, et d'acquérir l'amour et l'estime de tout le monde.

Nous savons qu'en violant les loix établies parmi les hommes, nous courons risque d'être punis; cette connoissance

nous porte à observer ces loix, parce que la satisfaction qu'apporte une telle observation, est préférable au châtiment qui suit leur violation ; à la crainte même qui accompagne ordinairement cette violation.

Mais la fougue du tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, le préjugé, etc. concourent tous les jours à faire que *Pierre* juge faussement des causes et de leurs effets, et par conséquent à le rendre malheureux ou méchant ; tandis que *Paul*, qui est né d'un tempérament modéré, qui a eu une excellente éducation, de bons exemples à imiter, juge plus clairement des causes et de leurs effets, et devient plus heureux ou moins méchant que *Pierre*. D'où vient donc la différence des affections de *Pierre* et de *Paul*...? Elle vient de différentes circonstances qui ne dépendent originairement, ni du fait de *Pierre*, ni de celui de *Paul*, mais qui dérivent d'un enchaînement de causes et d'effets ; et cet enchaînement tient au systême général ; mais *Pierre* et *Paul* n'en font pas moins librement ce qu'il font.

Il résulte, non-seulement de ce que je viens de dire, que l'effet des limites naturelles de la création rend l'homme imparfait ; que les circonstances où il se trouve

le rendent plus ou moins heureux ou malheureux (*b*) : mais il résulte encore que le bien ou le mal que l'homme fait, que le bonheur ou le malheur qu'il éprouve, doivent lui être imputés en raison du pouvoir plus ou moins grand qu'il aura eu de prévenir, d'éviter, de rompre, ou d'affoiblir, *à tems*, le concours des circonstances qui le déterminent; car le tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, les préjugés, ect. de même que les limites naturelles de la création, ne *nécessitent* point *Pierre* à être plus mauvais ou plus malheureux que *Paul*; mais ces choses concourent seulement à le rendre *tel*, c'est-à-dire, à faire naître des circonstances suffisantes pour le *nécessiter* à être *tel*. La liberté que chaque homme raisonnable a toujours de réfléchir *plus ou moins*, avant que les causes ou les motifs de ses déterminations deviennent irrésistibles, ne dépend pas moins de l'enchaînement de causes et d'effets dont j'ai parlé tout-à-l'heure, et ne tient pas moins au systême général, que les circonstances susdites. Il faut distinguer deux choses en l'homme, sa *nature* en général, et

---

(*b*) L'on se souviendra qu'il ne s'agit ici que du *bien* et du *mal*, considérés dans le *moral*.

la *nature* des causes éloignées et des causes prochaines des déterminations de chaque individu humain. C'est souvent par le peu de connoissances que l'on a de ces choses, ou par le peu d'attention que l'on y fait, que l'on définit mal la liberté de l'homme, et que l'on juge encore plus mal des principes et de la moralité de ses actions.....

Je veux devenir sorcier si je t'entends, interrompit *pere Jean.* Si cela est, reprisje, je vais tâcher de me faire comprendre par quelque comparaison. Quoique cette méthode soit peu propre à donner une idée nette et distincte de ce que l'on veut démontrer, elle ne laisse pas d'être d'un grand secours à un homme qui n'a pas la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, et de mettre un auditeur sur la voie de concevoir ce qu'on lui dit.

Si l'on suppose qu'il y ait un fleuve qui coule d'un bout de la terre à l'autre; que tous les hommes doivent passer ce fleuve, et qu'il y ait pour cet effet des ponts plus ou moins dangereux établis de distances en distance, je dis, 1°. que la chûte et la mort de ceux qui se noient dans ce fleuve en le passant, ne peuvent jamais être imputées à Dieu, parce que le passage de ce fleuve sur de tels ponts entroit dans le système général, parce que cette chûte n'est

en elle-même qu'un effet des loix de la gravité des corps vers un centre ; loix établies dès le commencement, et tenant à la constitution du seul univers possible, dont l'existence étoit nécessaire ; parce que cette mort n'est en elle-même que l'effet d'une autre loi établie aussi dès le commencement, qui est celle dont il résulte qu'une suppression totale de la respiration chez l'homme lui cause la mort. Je dis, 2°. que cette chûte et cette mort ne doivent pas toujours être imputées à ceux qui se noient ; et que, lorsque cette imputation a lieu, elle a ses degrés. Voici comment.

Si les ponts établis pour passer ce fleuve sont tous originairement défectueux, ou percés en différents endroits, il sera de l'intérêt de tous les hommes de n'entreprendre ce passage qu'en plein jour, et non la nuit : quels que soient les motifs qui les poussent à passer pendant les ténebres, la conservation de leur vie doit l'emporter sur tout. Mais si les motifs qui poussent tous les hommes à passer pendant les ténebres, l'emportent chez quelques-uns, et qu'ils se noient, leur mort leur sera imputée, non point parce qu'en passant ils n'auront fait que suivre ce qui leur paroissoit actuellement le *meilleur*, mais parce qu'ils auront fait le choix de ce prétendu

meilleur dans le tems que le sentiment intérieur, que tout homme raisonnable a en soi, étoit assez puissant pour leur faire appercevoir le rapport du risque qu'ils couroient à passer le fleuve pendant les ténebres, au risque de le passer en plein jour; ou plutôt leur mort leur sera imputée, par qu'antérieurement à tout cela, ils n'auront point suffisamment usé du pouvoir qu'ils auront eu de se rendre capables de juger de ces rapports.

J'ai dit que la mort de ces hommes qui se noient leur seroit imputée plus ou moins, ou point du tout.

Par exemple.

Ceux qui auront connu, ou qui auront été dans le cas de connoître quelques ponts moins mauvais, moins dangereux que celui qu'ils auront choisi par préférence, seront plus coupables de leur mort que ceux qui n'auront point eu cette connoissance, ou qui auront manqué des moyens de l'acquérir.

Ceux qui auront su ou pu savoir que presque tous ceux qui avoient passé le fleuve pendant les ténebres étoient péris, et qu'aucun de ceux qui l'avoient passé pendant le jour n'avoit eu ce malheur, seront plus coupables de leur mort que ceux qui, n'ayant eu ni pu avoir cette connois-

sance, auront cru qu'il pouvoit en périr quelques-uns pendant le jour, quoi qu'il en pérît davantage pendant la nuit.

Ceux qui auront su ou pu savoir qu'en sachant nager l'on pouvoit souvent éviter la mort après être tombé dans le fleuve, et qui auront négligé d'apprendre à nager, le pouvant faire, seront plus coupables de leur mort, que ceux qui n'auront connu, ni pu connoître ce moyen de se conserver la vie, et qui n'auront point été à même de l'apprendre, etc.

Ces circonstances, et mille autres semblables, aggravent donc ou diminuent l'imputation que l'on peut faire à ces hommes de leur mort; cette imputation s'anéantit même entiérement à l'égard de quelques-uns, si le choix du pont, du moment de leur passage, les connoissances et les moyens de passer sûrement leur ont manqué. Et s'il est absurde de conclure que tous les hommes qui se noient en ce cas sont *homicides* d'eux-mêmes, il l'est bien davantage de soutenir que tous les hommes en général soient *tels*. Tout ce que l'on peut dire est que tous les hommes ayant un fleuve à passer, il est du pouvoir de la plupart de le passer heureusement, et de nécessité que le reste, tels que les aveugles sans secours et sans conducteurs, s'y noient;

que si, dans le plus grand nombre, quelques-uns n'usent pas de ce pouvoir, et périssent, ceux-là sont plus ou moins coupables de leur mort, tandis que ces derniers ne le peuvent être de la leur.

Le pont dont je viens de parler est le *cours* de la vie humaine, *considéré* dans les *circonstances* où chaque homme se trouve naturellement, et le *mal* qu'il fait est le fleuve où il est tombé. Et comme (à la réserve d'un petit nombre) tout homme est plus ou moins le maître de prévoir, d'éviter, de varier, de modifier les effets de ces *circonstances*, ou de s'y abandonner; tout homme est aussi censé plus ou moins coupable du *mal* qu'il fait. Mais, comme il y a des hommes aussi bons que la nature humaine le comporte, et qu'il y en a qui, par défaut de connoissances et de moyens nécessaires, font le mal malgré eux, ou plutôt sans savoir et sans pouvoir savoir ce qu'ils font, l'on ne peut dire que les hommes soient généralement méchans; mais l'on doit dire qu'en général il est de la nature de l'homme d'aimer le *bien*, et que, s'il y a des hommes véritablement méchans, ce n'est que par le mauvais usage qu'ils font de leur volonté, lorsqu'il s'agit de choisir et de se déterminer; ou, si l'on veut, ce n'est que dans le *peu d'attention*

qu'ils ont d'affoiblir à tems les *raisons* qui peuvent les porter au mal par la suite, dans *le peu de soin* qu'ils prennent d'étudier les principes de leurs actions, et d'acquérir la faculté de se déterminer dans tous les cas moraux sur des *raisons distinctes*.

Il est aisé de concevoir, par tout ce que je viens de dire, que mon cher *Compere* se trompe grandement lorsqu'il prétend que le *mal* qui existe dans l'univers provient d'un mauvais principe, ou plutôt *que tout est mal*; et que tous les hommes sont des scélérats. Son amour-propre ne se trouveroit-il pas blessé par une assertion si téméraire? Mon *Compere* ignoreroit-il qu'il a soutenu tant de fois que l'homme apporte en naissant les germes de la justice et de l'équité au fond de son ame? qu'il n'y avoit que la multitude et la variété des connoissances qu'il acquéroit, qui étouffoient ce germe?...

Je t'ai dit aussi, interrompit le *Compere*, qu'il ne falloit point s'étonner de me voir nier dans un tems ce que j'avois affirmé dans un autre : et que ce qui paroissoit une contradiction en moi, étoit une marque d'un nouveau degré de connoissance que j'avois acquis.

Je me souviens de cela, repris-je; mais je n'aurois jamais cru que mon *Compere* en fût venu au point de rejeter les principes de

la morale, ou plutôt de nier la réalité de la morale même ; car c'est en venir là que de prétendre que *tout est mal* dans le monde, et que tous les hommes sont méchans de leur nature. Mais qui ne voit que cette opinion est d'une absurdité insoutenable ? Pour la détruire de fond en comble, il n'y a qu'à consulter la raison et la conscience (*c*) ;

(*c*) Pour prouver le principe le plus universel des loix de la nature, dit un savant homme *, il n'y a qu'à remarquer le point de réunion où aboutissent toutes nos actions, tous nos penchans et tous nos désirs ; c'est incontestablement au bonheur ou à la perfection de notre être. Là tendent généralement le crime et la vertu. Le dernier des scélérats se propose ce but comme le plus honnête homme : la différence n'est que dans le succès, qui dépend du choix des moyens. Si le premier se trompe et se perd, c'est qu'il prend le faux bien pour le bien véritable, et l'apparence de la perfection pour la perfection elle-même.

« *Donnez-vous, et aux autres hommes, toute la perfection qui est en votre pouvoir;* c'est la premiere des loix, la maxime fondamentale du code naturel ; et d'où dérivent tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

» On peut encore prouver ce principe par la nature de la liberté humaine. Un être libre ne peut se déterminer que sur des motifs, et ces motifs sont une perfection qu'il voit, ou qu'il croit voir dans l'objet qu'il choisit. L'obligation n'est qu'une nécessité morale d'agir selon les meilleurs motifs. Ainsi

* M. Merian.

rien ne démontre mieux qu'elles, que nous avons des devoirs à remplir, et, pour

---

tout être libre est obligé de diriger sa conduite à la plus grande perfection de l'univers, qui est de tous les motifs le plus noble et le plus excellent.

» Enfin cette loi s'accorde avec la volonté divine, et avec le but de la création. La suprême intelligence ne fait que ce qu'il y a de mieux à faire, et se propose toujours, pour fin, la plus grande perfection de son ouvrage; ce qui prouve très-manifestement qu'elle aime que les intelligences créées se conforment à ses vues, et concourent à l'exécution de ce plan si magnifique. Cette obligation est d'autant plus pressante, qu'elle n'est pas fondée sur un pouvoir arbitraire, ni sur le droit de propriété, mais sur une sagesse qui ne s'écarte jamais des regles éternelles de la perfection, et qui, sans nous enchaîner par une crainte physique, ne veut que nous obliger d'une maniere assortie à notre nature; car les peines mêmes et les récompenses, qui sont la sanction de la loi naturelle ne sont que des motifs...

» Les préceptes universels de la morale pratique, en tant qu'ils se bornent à régler les sentimens et les affections de notre ame, sont de la certitude la plus complete et la plus convaincante. Telles sont ces maximes, *aimez la vertu*, *soumettez vos passions à l'empire de la raison*, et les autres qui leur ressemblent.

» Il n'en est pas de même de ses préceptes particuliers, qui supposent un cas donné, et se rapportent aux diverses circonstances où nous nous trouvons; circonstances souvent très-compliquées, et que le moindre incident varie. Ici la certitude décroît; et à mesure que les circonstances se divisent et se subdivisent, elle descend par toute l'échelle des probabilités.

» Dans ces sortes de rencontres, on ne peut ré-

cet effet des regles a suivre. Il y a une raison commune qui prend connoissance de nos actions : il est des devoirs communs, et les maximes qui exposent ces devoirs sont les loix naturelles.

---

gler sa conduite sur un principe infaillible. On a rarement le pouvoir, et encore moins le loisir d'entrer dans de longues discussions, et d'aller jusqu'aux premieres sources de ses devoirs. Ce seroit négliger nos devoirs mêmes, que de raisonner et de démontrer lorsqu'il faut agir.

» Quel est donc ici notre guide ? C'est la conscience, c'est ce sens interne, ce goût spirituel qui nous donne une vue immédiate de la vérité morale, et nous met du premier coup au terme où la raison ne se traîne que par des gradations lentes. C'est ici l'*assentiment du cœur*, comme la *conviction* est l'*assentiment* de l'esprit ; et il ne faut pas croire qu'il soit vague et indéterminé. Il opere, selon des principes invariables, que l'usage nous a rendus familiers, et qui se sont convertis, pour ainsi dire, en notre substance : sans cet *assentiment*, la science des mœurs n'est qu'une science morte, une stérile théorie. C'est lui qui fait germer et fructifier les semences de la vertu ; c'est de cette source vive que l'on voit émaner toutes les belles et toutes les grandes actions...»



CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIII.

Suite de mon discours au Compere.

J'AI dit que l'homme avoit naturellement la faculté de distinguer et d'affoiblir à *tems* les raisons qui peuvent le porter au *mal*. Cela étant, qui peut douter que la bonne éducation ne perfectionne cette faculté, et que la mauvaise ne la détériore ? La bonne éducation corrige le tempérament, les préjugés, et éclaircit l'entendement. La bonne éducation est un surcroît de moyens donné aux hommes pour faire le *bien*. Dieu ne nous demande rien au-delà de la somme et de la valeur de ces moyens ; mais il en exige absolument l'emploi. Nous serons jugés sur ce que nous aurons fait et dû faire, et non pas sur ce que nous n'aurons pu faire.

Puisque la bonne éducation éclaircit l'entendement, qu'elle corrige les mauvaises affections, et qu'il y a différens degrés de bonne éducation, il est avantageux aux hommes de connoître le plus parfait de ces degrés, et par conséquent de le chercher. Comme toutes les loix humaines, tous les



systêmes de morale que nous avons, que nous formons, contiennent une infinité d'imperfections, voyons si les *livres saints* ne sont point la source où l'on puisse puiser la meilleur genre d'éducation.

Aucune histoire, aucun systême de morale ne nous donne une idée plus parfaite, plus sublime de la divinité que l'*écriture*. Tout ce qu'elle contient nous peint la puissance, la majesté, l'intelligence, la bonté, la justice de l'ÊTRE SUPRÊME; son amour pour les créatures, la dignité, la grandeur et la perfection de ses ouvrages. Elle nous donne une idée claire et distincte de nos devoirs, et des regles que nous avons à suivre pour les remplir. Elle fait plus, elle nous fournit tous les motifs et les moyens possibles pour nous porter au *bien*. C'est une source de lumieres, de secours et de consolations. Tous les vices y sont peints dans leur laideur, toutes les vertus dans leur beauté. Rien ne peut mieux faire le bonheur d'un homme de bien, que la foi en ce qu'elle annonce, que la pratique de ce qu'elle prescrit. Eh! qui peut faire supporter les infirmités, les infortunes avec plus de courage et de résignation, que la croyance en un Dieu rémunérateur, que la perspective consolante d'un bonheur infini? Quel motif plus pressant peut nous

porter à la perfection, que la certitude de plaire à ce Dieu juste et bon, si nous faisons le *bien* : et celle d'une punition certaine, si nous faisons le *mal* ? Punition juste, et dont nous ne devons pas nous plaindre, parce qu'elle est une suite naturelle du crime, et que le crime est une action à laquelle nous nous déterminons volontairement (a). *Les livres saints* contiennent donc le meilleur genre d'éducation.

(a) Que l'on ne dise pas que la certitude des peines et des récompenses, après cette vie, n'est point démontrée ; car l'on pourroit répondre qu'elle l'est même mathématiquement : et que quand elle ne le seroit pas, il suffit que ces peines et ces récompenses soient possibles, pour qu'elles deviennent un des plus puissans motifs de nos déterminations au *bien*.

Quum ergo hæc sit conditio futurorum, dit ARNOBE, *ut teneri et comprehendi nullius possint anticipationis attactu, nonne purior ratio est ex duobus incertis ; et in ambigua exspectatione pendentibus, id potiùs credere, quod aliquas spes ferat, quàm omnino quod nullas ? In illo enim periculi nihil est, si quod dicitur imminere, cassum fiat et vacuum : in hoc damnum est maximum, id est, salutis amissio, si quàm tempus advenerit, aperiatur nón fuisse mendacium. Advers. gentes, lib.* 2, *p.* 44, *édit. Lugd. Bat.* 1651.

« L'avenir étant de telle nature, qu'on ne sauroit » en percer l'obscurité, ni s'en saisir, pour ainsi » dire, par aucune connoissance anticipée ; le bon » sens le plus pur ne veut-il pas que de deux choses » incertaines, on croie plutôt celle qui fait espérer » quelque bien, que celle qui n'en fait espérer

Si ces *livres* sont dans une espece d'avi-

» aucun ? En effet, quand même le mal, dont on » nous menace, se trouveroit sans effet, on ne » risque rien, au lieu que l'on s'expose à un très- » grand danger, c'est-à-dire, au hasard de se per- » dre, si dans le tems marqué on vient à être con- » vaincu, par une triste expérience, qu'on n'avoit » pas voulu nous alarmer sans sujet. »

C'est sur ce raisonnement d'*Arnobe* que *M. Pascal* a fondé le fameux argument qui se trouve au liv. 7 de *ses pensées*, et dont voici la substance dans ce passage de *Locke*.

« Les récompenses et les peines d'une autre vie, que Dieu à établies pour donner plus de force à ses loix, sont d'une assez grande importance pour déterminer notre choix contre tous les biens ou tous les maux de cette vie, lors même qu'on ne considere le bonheur ou le malheur à venir que comme possible, de quoi personne ne peut douter : quiconque, dis-je, conviendra qu'un bonheur excellent et infini est une suite possible de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre, et un état opposé à la récompense possible d'une conduite déréglée ; un tel homme doit nécessairement avouer qu'il juge très-mal, s'il ne conclut pas de là qu'une bonne vie, jointe à l'espérance d'une éternelle félicité qui peut arriver, est préférable à une mauvaise vie, accompagnée de la crainte d'une misere affreuse, dans laquelle il est fort possible que le méchant se trouve un jour enveloppé, ou, pour le moins, de l'épouvantable et incertaine espérance d'être annihilé. Tout cela est de la derniere évidence, supposé même que les gens de bien n'eussent que des maux à essuyer dans ce monde, et que les méchans y jouissent d'une perpétuelle félicité ; ce qui pour l'ordinaire prend un tour si opposé, que les méchans n'ont pas grand sujet de se glorifier de la différence de leur état,

lissement aux yeux des philosophes du

---

par rapport même aux biens dont ils jouissent actuellement ; ou plutôt, qu'à bien considérer toutes choses, ils sont, à mon avis, les plus mal partagés, même dans cette vie. Mais lorsqu'on met en balance un bonheur infini avec une infinie misere, si le pis qui puisse arriver à l'homme de bien, supposé qu'il se trompe, est le plus grand avantage que le méchant puisse obtenir, au cas qu'il vienne à rencontrer juste ; quel est l'homme qui veut en courir le hasard, s'il n'a tout à fait perdu l'esprit ? Qui pourroit, dis-je, être assez fou pour résoudre en soi-même de s'exposer à un danger possible d'être infiniment malheureux, en sorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur néant, s'il vient à échapper à ce danger ? L'homme de bien, au contraire, hasarde le néant contre un bonheur infini, dont il doit jouir, au cas que le succès suive son attente. Si son espérance se trouve bien fondée, il est éternellement heureux ; et s'il se trompe, il n'est pas malheureux ; il ne sent rien. D'un autre côté, si le méchant a raison, il n'est pas heureux ; et s'il se trompe, il est infiniment misérable. N'est-ce pas un des plus visibles déréglemens d'esprit où les hommes puissent tomber, que de ne pas voir du premier coup-d'œil quel parti doit être préféré dans cette rencontre ? LOCKE, *essai philosoph. chap.* 21, §. 70 de la seconde édit. de M. *Coste.*

Si, non content de ce passage, le lecteur desire en voir d'autres sur ce point, il pourra consulter la *pneumatologie de* le Clerc, *ch.* 9, §. 2 *et suiv.* -- La Bruyere, *caracteres et mœurs* de ce siecle, là où l'on traite des esprits forts. -- *L'ébauche de la religion naturelle, par* Wollaston, sur la fin de l'ouvrage. -- Bayle, art. *Pascal. r.* 1. -- *Item*, Grotius, *de jure belli et pacis, lib.* 2, *cap.* 24 ; § 5. -- Puffendorf, *de jure nat, et gent. lib.* 1, *cap.* 3, §. 7.

siecle, ou plutôt si la religion chrétienne est décriée et attaquée de toute parts, ce n'est point que cette religion soit en elle-même ridicule et nuisible; ce n'est point qu'elle ne soit utile et respectable : mais c'est que la plupart de ceux qui la professent ont de tous tems été fourbes, cruels et sanguinaires; c'est qu'ils ont altéré la pureté de la religion, et l'ont déshonorée.

Si les chrétiens avoient connu véritablement l'esprit de cette religion auguste, chacun d'eux se seroit plus appliqué à pratiquer ce que l'écriture enseigne, qu'à y chercher ce qu'elle ne contient pas, qu'à expliquer ce qu'il ne comprenoit pas, qu'à forcer les autres à recevoir ses visions.

L'ambition du chrétien se seroit bornée à la charité envers ses semblables qui n'étoient pas chrétiens. Il auroit dit a un païen : *mon frere, il est possible que tu sois heureux : mais il est certain que tu ne peux atteindre à un bonheur parfait qu'en embrassant le christianisme*; il auroit établi ses preuves sur des faits, et ces faits n'auroient consisté que dans la vie pure et exemplaire des chrétiens. Si le païen avoit témoigné quelque envie de posséder un tel bonheur, il lui auroit alors fait connoître qu'il n'y *a qu'un Dieu; que ce Dieu est juste, bon et tout-puissant; qu'en vertu de sa toute-puissance il a*

créé le ciel et la terre ; qu'en vertu de sa justice il aime l'ordre ; qu'en vertu de sa bonté il aime notre bonheur ; et què, pour que nous puissions parvenir au plus haut degré du bonheur, il avoit révélé des motifs qui nous y portent, et des moyens qui nous y conduisent ; et que la révélation de ces motifs et de ces moyens étoit contenue dans l'écriture. Si ces raisons n'avoient pu porter le païen à embrasser le christianisme, le chrétien auroit dit au païen : *mon frere, puisque tu ne veux pas être chrétien, sois mon ami, comme je suis le tien. Que la différence de nos opinions n'altere jamais entre nous l'obligatiou des devoirs que tous les hommes se doivent réciproquement. Si tu es malade, si tu es pauvre, si tu as besoin de conseils dans tes affaires ; parle, tu me trouveras toujours disposé à te rendre tous les services que je pourrai.* Un chrétien, voyant un autre chrétien agir dans les principes différens de l'esprit de religion, auroit pris un tems dicté par sa prudence, et lui auroit dit avec douceur : *Mon frere, Dieu, notre pere commun, nous a donné l'évangile pour éclaircir notre entendement, pour nous rendre maîtres de nos affections, pour ne laisser à notre volonté que des désirs légitimes ; mais vous nous refusez à la lumiere qui vous a été donnée ; vous vous livrez à vos*

affections ; vous désirez, vous faites votre malheur ; vous allez faire celui des autres en troublant l'ordre et la paix. Rentrez en vous-même ; soyez chaste, sobre, humain, désintéressé, généreux, bienfaisant, pacifique, et vous trouverez un bonheur réel, vous ferez celui des autres. Si cet homme n'eût point voulu écouter des conseils si raisonnables, le chrétien lui auroit fait le même compliment qu'au païen, et l'auroit laissé tranquille.

Mais, par un malheur déplorable, les chrétiens n'ont point agi et n'agiront, je crois, jamais de la sorte. Au lieu de trouver dans les *livres saints* la source de la charité, de la paix et de l'union, ils y ont cherché celle de la haine et de la discorde ; au lieu de professer la religion telle que Dieu la leur avoit donnée, telle que *Jesus-Christ* l'avoit enseignée, ils en ont altéré la pureté, ils l'ont rendue méconnoissable ; chaque secte y a ajouté, substitué ou retranché, selon ses caprices ou ses intérêts. Ceux dont le devoir étoit d'enseigner au peuple une morale pure et simple, ou lui ont enseigné des absurdités abstraites, ou ils l'ont occupé de divisions ; de querelles nées du sein de l'ignorance, de l'orgueil, de l'inquiétude et de l'oisiveté ; ou ils ont recherché les honneurs et les

les richesses, et se sont abandonnés à une mollesse honteuse, à des débauches infâmes; et les esprits forts ont dit : *ces gens-là ne prêchent point une doctrine raisonnable; leurs propos, leurs mœurs, leurs actions, tout annonce en eux qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils disent être : les hommes qu'ils instruisent sont ignorans et méchans. Il en est de même dans toutes les religions de la terre : donc il n'y a aucune religion qui soit l'ouvrage de Dieu, donc la religion n'est point nécessaire; car si elle étoit nécessaire, Dieu en auroit donné une aux hommes; on la connoîtroit aux mœurs, à la doctrine de ceux qui l'enseigneroient, et aux œuvres de ceux qui la proffesseroient.*

O chrétiens ! quand serez-vous ce que vous devriez être ? O ministres du Très-Haut ! ou vous qui vous dites tels ! quand est-ce que vous serez doux, humbles, pacifiques, comme *Jesus-Christ* a été ? Quand est-ce que vous n'abuserez plus de votre ministere pour aveugler vos freres, de votre autorité pour les faire servir de marche-pied à votre ambition, de jouet à vos caprices, d'instrument à votre haine ? Quand est-ce que vous ressemblerez à *Jesus-Christ*, et vos ouailles à ses *apôtres*.

O philosophes du siecle ! jusqu'à quand prendrez-vous l'ombre pour le corps ? jus-

qu'à quand jugerez-vous de l'arbre par l'écorce ?... jusqu'à quand crierez-vous que les alimens les plus sains sont nuisibles, parce que la plupart des hommes ruinent leur santé, et abregent leurs jours par leur usage ? . . . Ne savez-vous pas que si les chrétiens sont méchans, cela ne vient point de la religion, mais de l'abus qu'ils en font ? Ne savez-vous pas que si la religion est altérée, sa source ne l'est point ? L'écriture est là ; Dieu nous l'a donnée ; et, quoi qu'on en dise, elle n'est ni ne peut-être corrompue. Si des hommes de mauvaise foi y ont ajouté quelques mots, si d'autres en ont retranché quelques paroles, ils n'ont point touché au fond ; l'écriture est telle que Dieu a voulu qu'elle fût ; la doctrine qu'elle contient est en son entier ; les motifs qui doivent nous porter à la perfection, nous y sont présentés avec toute la clarté possible ; les moyens qui doivent nous conduire à la félicité le sont de même ; que demandons-nous davantage ?

Ne soyons point chrétiens, parce que *tels* ou *tels* le sont ; mais soyons-le, parce qu'il est raisonnable de l'être : ne soyons pas chrétiens de la maniere dont *tels* ou *tels* le sont ; mais soyons chrétiens comme on doit l'être. Ouvrons l'évangile : *Jesus-Christ* nous y parle dans les termes qu'il a parlé,

lorsqu'il étoit sur la terre. Nous sommes doués de la raison, ainsi que les apôtres et les disciples qui l'écoutoient : nous le comprendrons comme ils l'ont compris ; nous serons chrétiens comme ils l'ont été. Apportons dans cette lecture toutes les bonnes dispositions possibles, la bonne foi, la bonne intention, le discernement, et chacun de nous y trouvera ce qui sera propre à le rendre vertueux, à le rendre heureux. Notre bonheur, notre perfection ont été le but de la mission de *Jesus-Christ* ; l'objet de cette mission sera rempli en un chrétien, toutes les fois qu'on le verra agir de la maniere que l'évangile l'enseigne.

Quant à notre foi, qu'elle soit simple et raisonnable ; elle sera telle, si nous la bornons à l'*assentiment* que la raison donne au *moyen* et à la *fin évangélique*. Le mérite de la foi ne consiste pas à *croire*, mais à *rechercher ce qu'il faut croire*. Il ne dépend pas de nous de voir *blanc* ce qui est *noir* ; mais il dépend de nous de distinguer le *blanc* du *noir*....

Mais pour confirmer ce que j'avance, disons un mot des vertus d'un vrai chrétien.

Un vrai chrétien est humble : l'évangile lui a appris qu'il n'est qu'un simple vermisseau qui rampe sur la terre, et que tous

les hommes sont ses freres et ses égaux ; mais l'évangile lui a appris en même tems qu'il est destiné à aimer, à servir Dieu ; qu'il est capable de parvenir à une félicité éternelle et bienheureuse. De si glorieuses prérogatives relevent la dignité de son être, et font de son humilité un état mitoyen entre l'orgueil et la bassesse, un état qui n'excite ni la haine, ni le mépris. Il n'y a que l'évangile qui apprenne à être humble ainsi.

Un vrai chrétien est chaste ; il ne séduit ni ne débauche la femme ou la fille de son prochain. Il sait que l'amitié, la fidélité, la confiance sont les nœuds les plus forts de la paix du mariage : que les époux qui vivent dans la mésintelligence, dans le désordre, sont peu propres à donner des sujets vertueux à l'état ; que les mauvais exemples des peres ont souvent rendu les enfans vicieux ; que ceux-ci en ont rendu d'autres, ainsi à l'infini : tant un mal est fécond dans la production d'autres maux ! Il sait, en outre, qu'une fille, une fois séduite, est déshonorée ; qu'une fille déshonorée est indigne de devenir la femme d'un honnête homme, peu disposée à faire une épouse fidelle, et peu propre à élever des enfans dans la vertu : il sait enfin qu'une fille, une fois séduite, se laisse facilement

séduire une seconde fois ; que de la séduction au libertinage il n'y a qu'un pas ; et que le libertinage du sexe est la cause d'une grande partie des maux qui regnent dans la société.

Un vrai chrétien est sobre, parce qu'il sait que la gourmandise abrege une vie qui n'appartient qu'à Dieu, à la patrie, à sa famille ; qu'elle irrite les désirs, qu'elle multiplie les besoins, qu'elle augmente la dépense, qu'elle cause la ruine de la fortune d'un homme, et qu'un homme, une fois ruiné par la gourmandise, a le plus souvent recours à des moyens illicites, au crime même, pour satisfaire à cette passion. D'ailleurs, il sait que la gourmandise et l'ivrognerie, en nous ruinant de corps et de biens, détériorent le sentiment, abrutissent l'esprit, et nous rendent peu propres, ou même incapables de remplir les devoirs de chrétien, de citoyen, de pere et d'ami : l'ivrognerie, sur-tout, peut nous plonger dans les plus grands malheurs.

Un vrai chrétien est désintéressé, généreux, humain, bienfaisant, pacifique. Il est désintéressé, parce que, dans tout ce qu'il fait, il recherche autant les intérêts de son prochain que les siens propres. Il est généreux, parce qu'il ne fait rien qu'a-

vec cette franchise, cette droiture, cette grandeur d'ame qui caractérisent un parfait honnête homme. Il est humain, parce qu'il excuse les foiblesses, qu'il supporte les défauts de son prochain, qu'il compatit à ses peines, à sa misere, qu'il le soulage autant qu'il le peut. Il est bienfaisant, parce qu'il fait tout le bien qu'il lui est possible de faire, sans autre motif humain que la *satisfaction* de faire du bien. Il est pacifique, parce qu'il hait les haines, les animosités, les querelles, et tous les moyens qui les font naître; parce qu'il tâche de conserver l'union entre les hommes, et à éteindre la discorde par-tout où elle se trouve. Enfin, le vrai chrétien est le pere, le frere, l'ami de tous les hommes, et le meilleur citoyen d'un état.

Mais, dira-t-on, *un athée peut être tout cela*.... Je n'entreprends point de discuter s'il est possible qu'un athée puisse être tout cela; je dirai simplement qu'il manque à l'athée les trois plus puissans motifs qui portent le chrétien à être tel que je viens de le décrire; que l'athée ne peut avoir tout au plus que quelques vertus morales qu'il devra à son tempérament, à l'amour-propre, à l'exemple, etc. Mais le vrai chrétien reconnoît un Dieu, un créateur, un pere auquel il doit tout ce qu'il

est, tout ce qu'il possede; un Dieu juste, bon, bienfaisant : or, ce chrétien, pénétré d'amour, de respect et de reconnoissance, se conformera autant qu'il le pourra aux volontés d'un tel maître. Le vrai chrétien sait qu'il a une ame immortelle, à laquelle il est réservé une éternité bienheureuse, s'il fait le bien dans ce monde : or, l'amour qu'il a naturellement pour son bonheur le portera à faire ses efforts pour y parvenir. Le vrai chrétien sait qu'il sera puni, s'il ne se conforme pas à l'ordre, s'il refuse de faire le bien : or, la crainte des peines le portera à faire son possible pour les éviter.

Quels motifs plus puissans peuvent porter un homme à la perfection, que l'amour de Dieu, que l'espoir d'une félicité infinie; que la crainte d'une réprobation éternelle? Que sont le tempérament, l'éducation, l'habitude, en comparaison de trois motifs aussi puissans? Quelle est la perfection de l'athée au prix de celle du vrai chrétien? Quel est le nombre d'athées vertueux, en comparaison de tous les vrais chrétiens, qui sont essentiellement tels? Que peut-on attendre d'un athée qui méconnoît Dieu, tandis que tout ce qui l'environne annonce son existence?

O athées audacieux et téméraires! que la

rencontre d'un vermisseau a mille fois confondus, abandonnez une métaphysique insensée ; arrêtez-vous à la certitude des choses, et n'allez pas plus loin. Sachez distinguer en Dieu sa nature de ses attributs, que les faits vous annoncent : n'entreprenez point de pénétrer jusques dans cette nature, cessez de chercher la raison de la *raison* même ; ne vous informez pas de ce *que faisoit l'Eternel avant qu'il créât : de quelle maniere il a tiré l'univers du néant ; quelle est la nature de sa durée ; comment il apperçoit la succession* (*b*). Arrêtez-vous où la raison refuse de vous suivre ; apprenez que les preuves qui établissent la nécessité d'une premiere cause, ne sont point affoiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'essence de cette cause : contentez-vous de voir clairement que le monde est successif, et qu'une progression infinie de causes est absurde : calculez, et vous apprendrez que chaque cause individuelle ayant sa cause hors de soi, la *somme* de toutes ces causes, quelqu'*infinie* qu'on la suppose, a nécessairement sa cause hors de soi. Ecoutez, dans les sentimens de l'admiration la plus vive, cette

---

(*b*) Traité de Psycol. ch. 55.

voix majestueuse, qui répond à toutes les intelligences : *je suis celui qui est.* Bornez-vous à apprendre, de la contemplation des faits, que l'*être existant par soi* est nécessairement puissant, sage et bon ; attendez de ses attributs divins les sources intarissables de votre bonheur : conformez-vous à l'ordre, ouvrez les livres saints, vous y trouverez des motifs et des moyens qui vous porteront à vous conformer à l'ordre. Vous (*c*) apprendrez que cet ordre comporte que le sort, qui vous attend dans l'autre vie, soit une suite naturelle du *bien* ou du *mal* que vous aurez fait dans celle-ci....

J'avois été jusqu'ici tellement occupé de

(*c*) Non-seulement des moyens ordinaires, mais encore extraordinaires ; tels sont les cantiques de louanges et les actions de grace, hommages naturels que la créature doit à son créateur ; telle est la priere qui est destinée à rappeler aux hommes des besoins raisonnables *, et le souvenir d'un pere commun. *Psych. CCLIX.*

* *Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano ;*
Fortem posce animum et mortis terrore carentem,
Qui spatium vitæ extremum inter munera ponat
Naturæ, qui ferre queat quoscunque labores,
Nesciat irasci, cupiat nihil, et potiores
Herculis ærumnas credat, sævosque labores
Et venere, et cœnis, et plumis Sardanapali.
Juv. Sat. X.

la matiere que je traitois, que je n'avois pas pris garde à ce qui s'étoit passé autour de moi. Mais lorsque je voulus faire une petite pause pour reprendre haleine, je m'apperçus que si la vérité ne fait pas toujours impression sur l'esprit de ceux auxquels on la prêche, cela vient souvent de la rhétorique du prédicateur. *Pere Jean*, ennuyé de m'entendre, s'étoit enivré; *Vitulos* s'étoit endormi, et le *Compere* étoit disparu : il ne restoit plus que *Diego*, qui me regardoit avec deux grands yeux et la bouche béante.



CHAPITRE XLIV.

Discours de Diego, *etc.*

MON camarade *Diego* voyant que je ne parlois plus, ouvrit la bouche à son tour, et parla en ces termes :

Quoique je n'aie rien compris au discours de mon cher ami *Jerôme*, je ne laisse point d'affirmer que ce discours contient des choses comparables à tout ce que j'ai entendu dire de plus admirable par défunt mon doux maître l'illustre prélat *Tongarini*, que Dieu absolve, ainsi que nous, quand nous serons-morts. *L'indifférence de contradiction*, sur-tout les *motifs déterminans*, les *ponts*, le *fleuve* et *ceux qui s'y noient*, les *aveugles sans secours*, l'*effet des circonstances*, etc. m'ont plu au souverain degré ; et je ne sais par quelle fatalité le redoutable *pere Jean* s'est amusé à boire, au lieu d'écouter ; je ne sais pour quelle raison son confrere *Vitulos* s'est endormi plutôt que de veiller ; et j'ignore pourquoi mon cher maître s'est enfui plutôt que de demeurer.

L'intrépide *pere Jean* ne devoit-il pas

savoir que si c'est un *péché mortel* que de se soûler, c'en est au moins *deux*, si cela arrive quand on entend prêcher. " Comme „ la trop grande abondance de pluies dis- „ sout la terre, la rend boueuse, la met „ hors d'état de recevoir aucune culture, „ *dit le grand* S. AUGUSTIN (*a*); de même „ lorsque notre corps est inondé ou trempé „ par le vin, il devient incapable de rece- „ voir aucune semence spirituelle, et de „ produire aucun fruit pour la nourriture

---

(*a*) Corpora nostra terrena sunt : quomodò pluvia nimiùm grandis et diuturna si fuerit, terra confunditur, et in lutum resolvitur, ut nulla in ea cultura possit fieri : sic et caro nostra, quando abundantiori potu fuerit inebriata, nec spiritualem culturam accipere, nec fructus animæ necessarios poterit exhibere. Et ideò, quomodò omnes homines sufficientem pluviam in agris suis accipere desiderant, ut et culturam valeant exercere, et de fructuum ubertate gaudere; ita et in agro corporis hinc tantùm deberent bibere, quod oportet, nè nimiâ ebrietate ipsa corporis terra, velut in paludem conversa, magis vermes et serpentes vitiorum generare quàm fructus bonorum operum possit afferre. Omnes enim ebriosi tales sunt, quales paludes : videntur serpentes, sanguisugæ, nascuntur ranæ, et diversa genera vermium, quæ magis horrorem possunt generare, quàm aliquid, quod ad victum proficiat, exhibere. Herbæ, quæ in ipsis paludibus vel circa ripas earum nasci solent, nihil utilitatis habere videntur, in tantùm, ut annis singulis incendio concrementur ita quòd de ebrietate nascitur, igni præparatur. *Sermon* 23, *de vitanda ebrietate.*

„ de l'ame. Si les hommes ne souhaitent „ que la quantité des pluies nécessaires „ à la culture et à la fertilité de leurs „ champs, à plus forte raison devroient-„ ils se borner à ne boire qu'autant que „ le besoin l'exige ; de crainte que la „ terre de leurs corps ne se transforme „ en marais, et ne produise que des vers „ et des serpens, c'est-à-dire, des vices, „ au lieu des fruits salutaires des bonnes „ œuvres. L'on ne peut mieux comparer „ les ivrognes qu'à ces lieux marécageux „ où l'on ne voit que des couleuvres, des „ sangsues, des grenouilles, des crapauds, „ des lézards, des crocodiles et des es-„ cargots, mille fois plus horribles que „ mangeables ; et comme les herbes qui „ croissent dans ces marais ne sont pro-„ pres qu'à être brûlées, de même les fruits „ produits par l'ivrognerie seront jetés au „ feu, et vraisemblablement les ivrognes „ aussi. „ O très-vénérable *pere Jean !* si *S. Alexis* ne vous retire de ce vice auquel vous êtes un peu trop enclin, vous périrez un jour ou l'autre comme *Holopherne* ; si quelque *Judith* ne vous coupe point le cou, le *diable* vous le tordra, et vous vous trouverez tout d'un coup en enfer avec *Pantagruel* et *Gargantua*.

Le très-érudit pere *Vitulos* s'est endormi,

Ignoroit-il que le sommeil est le piege que le diable tend aux hommes pour les empêcher d'écouter la vérité et faire le bien ? Si l'on doute de ce que je dis, que l'on jette un coup-d'œil sur l'histoire de tous les tems, l'on verra des rois dormir sur le trône (*b*), tandis que des harpies impitoyables (*c*) dépouilloient leurs sujets, tandis que des sangsues insatiables se gorgeoient du sang du peuple (*d*), et que des tyrans de toute espece le tourmentoient (*e*).

L'on verra des généraux dormir à la barbe d'un ennemi qui veilloit, et qui se disposoit à profiter d'un moment favorable

---

(*b*) *Quare si in terris dominantur Sardanapali,*
Si diadema tenent asini sub imagine regum
Si tutela ovium cura est commissa luporum....
Non est culpa Dei summi, sed dæmonii hujus
Quem nos fortunam, quem etiam Plutona vocamus
PALING. in Scorp. pag. 176.

(*c*) *Pline* dit que le coffre-fort d'un partisan est un réceptacle des dépouilles des citoyens, et des proies ensanglantées : *spoliarum civium, cruentarumque prædarum receptaculum.* Panég. Traj.

(*d*) L'argent est la vie et le sang des peuples, dit un ancien poëte comique.

(*e*) On leur a enlevé leurs bœufs, dit *Tacite*, leurs champs ; il ne leur reste plus que leurs corps qu'on emploie à une servitude odieuse. *Boves ipsos mox agros, postremò corpora servitio tradunt.* ann. lib. 4.

pour égorger les trois quarts de leur armée.

L'on verra des juges dormir à l'audience, tandis qu'on y plaidoit des causes d'où dépendoient souvent la fortune des veuves et des orphelins, et la vie de l'innocent.

L'on verra des pasteurs dormir à la cour, tandis que Satan parcouroit leur diocese, et leur escamotoit leurs ouailles.

L'on verra les religieux dormir au chœur au lieu de chanter les louanges de celui qui veille et qui ne dort jamais.

L'on verra les femmes du monde dormir dans les églises pendant l'office divin, pendant les prédications, fut-ce *saint François* même qui prêchât...

Mais ces gens-là dormoient-ils toujours ? .... Non.

Ces princes s'éveilloient pour prêter l'oreille à la voix de la flatterie, de l'imposture et de la volupté.

Ces généraux s'éveilloient au son de l'argent qu'ils tiroient du pillage et des conttibutions.

Ces évêques s'éveilloient à la voix du fanatisme et de la discorde, ou à la nouvelle de quelque bénéfice vacant dont ils n'avoient que faire.

Ces magistrats s'éveilloient à la voix d'une

belle femme qui plaidoit à tort contre un honnête homme qui avoit droit, ou au son des écus d'un riche frippon qui vouloit engloutir l'héritage d'un pauvre qui n'avoit rien.

Ces moines s'éveilloient au son des pots et des verres, à l'odeur d'un bon plat, aux accens amoureux de quelque tourterelle de Sion, ou à la voix mourante de quelque usurier, qui vouloit rendre à Dieu ce qu'il avoit pris aux hommes (*f*).

(*f*) Comme c'est vraisemblablement la derniere fois que l'on parlera des moines dans cet ouvrage, le lecteur ne sera peut-être point fâché que l'on joigne ici le reste des petits vers que *Palingene* a fait à leur honneur, et que l'on n'a point eu occasion de rapporter ailleurs.

Quoque magis fallant vulgus, se addicere sacris
Haud dubitant, et templa colunt, divûmque ministri
Censentur : varias leges, habitusque capessunt
Insuetos, raso sperantes vertice cœlum :
Insani fugiunt mundum, immundumque sequuntur ;
Et cùm se ventri dedant, mollique quieti,
(Quæ duo nequitiæ sunt nutrimenta) pudici ut
Credantur, cæcis condunt sua furta latebris,
Et satagunt nigram vitiis obtendere noctem...
PALING. in Canc. pag. 55.

Sed tua præcipuè non intret limina quisquam
Frater, vel monachus, vel quavis lege sacerdos :
Hos fuge : pestis enim nulla hac immanior : hi sunt
Fex hominum, fons stultitiæ, sentina malorum,

Les

Les femmes du monde s'éveilloient au fausset aigre de la satyre, aux sifflemens aigus de la calomnie, ou aux tendres cajoleries d'un paladin de Cythere :

De sorte que, de l'une ou de l'autre maniere, le diable n'y perdoit rien.

O sommeil dangereux et funeste ! que que tu as causé de maux dans le monde ! O *Vitulos* ! mon cher *Vitulos* ! pourquoi

---

Agnorum sub pelle lupi, mercede colentes
Non pietate Deum : falsa sub imagine recti
Decipiunt stolidos ; ac religionis in umbra
Mille actus vetitos, et mille piacula condunt.
Raptores, mæchi, corruptores puerorum,
Luxuria atque gulæ famuli cœlestia vendunt
Heu ! quas non ugas, quæ non miracula fingunt ;
Ut vulgus fallant, optataque præmia earpant ?
Inde superstitio, et ludibria plurima manant :
Quæ dii, si sapiunt, rident, renuuntque videre.
Non pretio, sed amore, Deum, vir justus adorat :
Deme autem lucrum, superos et sacra negabunt.
Ergo sibi, non cœlicolis, hæc turbæ ministrat ;
Utilitas facit esse deos : quâ nempe remota,
Templa ruent, nec erunt aræ, nec Jupiter ullus.

Id. in Leon. p. 87.

. . . utrùm monachos . . . .
Divitiis deceat privari, et partibus illis
Quas auferre solet cristatis villica gallis :
Quùm sint lascivi nimiùm, nimiùmque superbi,
Et spernant omnes, et turpia multa licenter
Committant, senis exemplo qui præsidet illis.
Proh pudor ! hos tolerare potest ecclesia porcos
Duntaxat ventri, Veneri, somnoque vacuntes !

Id. in Sagit. p. 214.

dormez-vous maintenant que vous devriez être éveillé ? pourquoi veillez-vous quelquefois, lorsque vous devriez dormir ?

Mais laissons là le *révérendissime* ivre, et son *confrere* qui dort : venons à mon doux maître, à ce philosophe incomparable, dont la philosophie, semblable au soleil, est toujours lumineuse et rayonnante, quoiqu'elle soit parsemée de taches ; et toujours admirable, quoiqu'elle ait souvent ses éclipses.

Pourquoi mon maître est-il disparu dans le tems que mon confrere *Jerôme* étoit au plus beau de son discours ? Seroit-ce par mépris ou par honte d'entendre sortir des vérités d'une bouche qui jusqu'à ce jour n'avoit débité que des sottises ? Une piece d'or perdroit-elle de son prix pour sortir d'un sac qui n'auroit jamais renfermé que des babioles ? Une perle seroit-elle moins précieuse aux yeux d'un lapidaire, parce qu'il l'auroit trouvée sur un fumier ? Mon cher maître ignoreroit - il que le ciel se sert quelquefois de la bouche des foibles et des idiots pour annoncer la vérité aux hommes, pour les avertir de leurs devoirs ou des dangers qui les menacent ? N'auroit-il pas entendu parler d'un *S. Fursey*, qui moralisa dans le ventre de sa mere ; d'un *S. Canaguera*, qui expliqua *Baruch*, et d'un

Ezéchiel en venant au monde ; d'un *S. Pilagori*, qui défendit la cause du pape, n'ayant encore que neuf mois ; d'un *S. Guinolin*, qui se mit à courir à la sortie du ventre de sa mere, en criant que la maison alloit tomber ?... Non-seulement la bouche des simples a souvent été l'organe de la vérité, mais celle des animaux a servi quelquefois au même usage. Depuis l'âne de *Balaam* jusqu'au chat de *Ste. Pétronille*, il y a mille exemple qui confirment ce que je dis. Les païens mêmes ont eu leurs bêtes qui parloient. Qui est-ce qui n'a pas lu l'histoire des vaches du mont *Olimpe*, du bélier de *Phryxus*, et du cheval d'*Achille* ? Qui est-ce qui ignore l'aventure du bœuf de *Rome*, du chien de *Tarquin*, de la corneille de *Suétone*, des chevres de *Mutius*, et des anguilles de *Marc de Trébisonde* ?... Mon doux maître a donc eu tort de disparoître : il devoit demeurer jusqu'à la fin du discours de son compere *Jerôme*, et profiter de ses leçons, s'il les eût trouvées raisonnables. Mais l'orgueil et la présomption sont l'écueil du sage, dit *Lopez de Cuença* ; et je ne voudrois pas jurer que la sagesse de mon cher maître n'y échouât un jour ou l'autre.

O mon maître ! mon cher maître ! prenez exemple sur la chûte de *Satan*, qui est

tombé du faîte de la gloire dans le puits de l'abîme, comme dit *S. Pierre* (g), parce qu'il n'a écouté que ce que sa vanité et son orgueil lui inspirerent. Cependant *Satan* étoit pour le moins aussi grand philosophe que vous, mon doux maître ; il étoit le plus sage, le plus parfait, le plus beau de tous les anges ; et il est aujourd'hui la plus ignorante, la plus imparfaite, la plus vilaine de toutes les créatures. Sa sagesse s'est convertie en malice, ses perfections, en imperfections, et sa beauté en laideur : il est devenu l'antagoniste de la vérité, le prototype de tous les vices, et l'ennemi des honnêtes gens, ainsi qu'il l'a fait voir en plusieurs rencontres, et notamment en colaphisant *S. Paul*, pour l'empêcher de faire le bien (*h*)

Mais, mon cher *Jerôme*, si le *redoutable* s'est enivré, si *Vitulos* s'étoit endormi, si mon doux maître s'est enfui au lieu de t'écouter, n'y auroit-il point un peu de ta faute ? Tu leur as débité des choses admirables, à la vérité ; mais tu ne les a pas appuyées d'aucune autorité ; et les autorités sont d'un grand poids, comme tu sais,

---

(g) II épit. ch. 2, v. 4.

(h) II Corinth. ch. 12, v. 17.

pour faire recevoir ce que l'on veut persuader. Depuis quelque tems tu es devenu savant comme un docteur de *Salamanque*; il ne t'auroit rien coûté à citer, par-ci, par-là, les *SS. Peres*, ces lumieres du monde, ces colonnes de la foi et de la pureté de la morale, de même qu'un *Emmanuel Sa*, un *Suarès*, un *Lessius*, un *Mariana*, un *Santarel*, un *Escobar*, et autres grands hommes sortis du sein de l'*ordre* de mon compatriote *Inigo* de *Guipuscoa*, le plus grand serviteur de Dieu qui ait paru depuis la création d'*Adam* jusqu'aujourd'hui, et qui paroîtra peut-être jusqu'au jour du jugement.

Mon cher *Diego*, dis-je à l'*Espagnol*, des vérités telles que celles que j'ai débitées n'ont besoin d'aucun appui; leur importance et leur clarté suffisent pour les faire écouter et recevoir. D'ailleurs, je ne suis point devenu si savant que tu le crois; je ne suis devenu que plus raisonnable que je ne l'étois. Je n'ai lu ni les *SS. Peres*, ni les *grands hommes* de la *société* de ton compatriote. Mais si l'on doit s'en rapporter à d'autres grands hommes aussi, les *SS. Peres* ne sont rien moins que ce que tu les crois. S'il suffit d'être ignorant, missionnaire, brouillon, tracassier, perturbateur, intolérant, pour méri-

ter le titre de *lumiere* du monde, la plupart de ces messieurs réunirent au suprême degré ces belles qualités entr'eux : la morale, les dogmes, les mysteres de la religion ne pouvoient passer par de meilleures mains pour être transmis à la postérité ; et je ne m'étonne plus que leurs ouvrages aient été la source où les théologiens des siecles postérieurs puiserent leurs argumens pour appuyer leurs opinions.

Quant à ton *Emmanuel Sa*, *Suarès*, et leurs *semblables*, tu me permettras de te dire qu'ils ne méritent pas que je réponde sur leur article.

Bienheureux *S. Polycarpe* ! s'écria *Diego* mon ancien camarade, mon intime, mon ami *Jerôme* est devenu hérétique. Il rejette l'infaillibilité des *SS. Peres ;* il se moque de *S. Suarès* et de ses *compagnons* ; il ne lui manque plus que de se moquer de notre *S. pere le pape*. O mon ami ! mon cher ami ! je ne m'étonne pas que la *sainte Hermandad* vous a voulu brûler. Plût à Dieu qu'elle l'eût fait ! je n'aurois point aujourd'hui le déplaisir de voir le meilleur ami que j'aie sur la terre, marcher à grands pas dans le chemin de la perdition ; chemin trompeur et funeste, qui a mené *Martin Luther* et *Jean Calvin* en enfer... dans le fin fond de l'enfer !... Ah ! mon cher

Jerôme, renoncez aux opinions détestables où vous êtes. Ouvrez les yeux : lisez le huitieme chapitre de la *Cayeda del Ciego* de *Caramuel d'Orviedo ;* lisez la *Rienda del Asno* de *Gusman de Badajox ;* ou, si vous ne vous ne savez point l'*Espagnol*, lisez les œuvres du *R. P.* en Dieu, *dom Vincent Ceillier*, religieux bénédictin de la congrégation de *S. Maur*, et *françois* comme vous : vous verrez les erreurs monstrueuses où vous êtes sur l'article des *peres* de l'église ; et puis un peu de réflexion sur vous-même vous fera désabuser sur le compte de ces dignes *enfans* du glorieux *S. Ignace*, que vous vilipendez si injustement.

Vous avez fait un pas vers le précipice ; demain vous en ferez dix autres, et après demain cent autres ; en augmentant ainsi de vîtesse à l'infini, vous vous trouverez sur le bord de l'abîme, vous y culbuterez, et les prieres de tous les *saints* du calendrier ne pourront vous en retirer. La route que vous prenez est une pente rapide et glissante, que l'on a d'autant plus de peine à abandonner, que l'on est éloigné du point où l'on y fait le premier pas. Rétrogradez donc, mon cher *Jerôme*, il en est encore tems, et prenez garde, sur-tout, de répandre vos opinions dans ce pays, où il n'y a sorte d'absurdités qui ne prenne cours,

quand la fureur épidémique de dogmatiser s'y allume. Le dernier siecle y a vu naître plus de cent quatre-vingts sortes d'hérésies en moins de six ans (*i*) : l'on en verroit naître aujourd'hui cent quatre-vingts fois autant, si cette manie reparoissoit. Dom *Lopès de Cagliara* dit que l'indifférence où

(*i*) Quoniam hactenus in genere actum fuit de magno hæresium in Anglia incremento, *dit Hornius*, et summa quoque turbonum ecclesiæ orthodoxæ genera aperta : ideò nunc particulariùs cuncta errorum monstra in lucem protrehenda sunt. Facilè enim concesserim, quod multi dicunt, Angliam receptaculum infamis ejusmodi credendi, scribendi, docendi licentiæ factum ; sed et illud non ignorandum est ; longè majora pietatis incrementa fuisse ; et non habere omnes sectas hæreses, schismata, quod uni illi summis viribus opponere queant. Catalogus hic erit ingens, immanis et incredibilis. Cœterum haud quaquam dubitandum est, quin ejusmodi apud Anglos venditata sint, et hoc communis totius regni experientia testatur. Habebis conflugem horribilium effatorum. Et hoc quoque statuendum erit, non ullam esse sectam, quæ omnia hæc profiteri ausit. Quædam enthusiastas, aliæ septicos, antinomos, arianos, anabaptistas respiciunt.
Hæ igitur opiniones sunt, quæ ab anno CIↃIↃCXL, maximè tamen XLV, XLVI, XLVII et sequentibus, in Anglia prævaluerunt . . .

Après ce préambule, qui se trouve à la page 209 de son histoire ecclésiastique, l'auteur fait l'énumération de toutes ces hérésies, qui le menent jusqu'à la page 328, et que son traducteur françois a trouvé à propos de retrancher.

sont

sont actuellement les *Anglois* pour toutes sortes de religions, est une marque qu'ils ne sont point éloignés de rentrer dans le sein de notre mere la *sainte église* ; mais je dis, moi, que c'est une marque aussi qu'ils sont très-disposés à saisir toutes les opinions nouvelles et dangereuses qu'on leur débiteroit. L'esprit vuide d'opinions est une cire molle, susceptible de toutes sortes d'impressions ; c'est une table rase qui n'attend que les caracteres que l'on voudra y graver.

Partez donc au plutôt, mon cher, tant pour votre bien que pour celui des autres. Prenez la poste de *Douvres*, embarquez-vous pour *Calais*, passez par *Paris*, par *Lyon*, par *Turin*, par *Florence*, arrivez à *Rome*, jetez-vous aux pieds du *S. Pere*, faites abjuration de vos erreurs, demandez-lui l'absolution de vos fautes, et revenez ici faire la pénitence qu'il vous aura enjointe...

Mais que vois-je ? mon camarade *Jerôme* rit de mes remontrances... O aveuglement terrible ! . . . obstination abominable ! . . . ô mon cher ami *Jerôme* ! que de maux vont fondre sur ta tête . . . L'esprit prophétique me saisit. . . . je les vois . . . . le ciel et la terre sont conjurés contre toi... malheureux ! viens à résipiscence, ou tu

es perdu. Tout ce qui respire te déclare la guerre . . . Les lions vont t'engloutir comme *Milon Crotoniate*, les tigres vont te déchirer comme *Abul-Méhédin*, les loups vont t'avaler comme *Hasan* de *Phyra*, les ours vont te dévorer comme les *polissons* de *Béthel*, les crocodiles vont te happer comme *Hugo* de *Preneste*, les serpens vont t'étrangler comme *Camille* d'*Orviette*, les vers vont te ronger comme *Hérode Agrippa*, et les chiens vont te manger comme le *bacha* de *Girgio* ; après tout cela, la foudre t'écrasera, la terre t'engloutira, et le diable t'agrippera comme *Aubert* de la *Saussaie*, lorsqu'il se moqua du curé d'*Alençon*.



CHAPITRE XLV.

Changement de matieres.

L'*Espagnol* finissoit à peine son compliment, que le lord *Foolishon* arriva. C'étoit une des pratiques que le *vieillard* m'avoit laissée : il venoit me prier de lui copier quelques *ariettes* nouvelles qu'il avoit reçues d'*Italie*. J'avois renoncé au métier de *copiste*; mais comme ce *lord* payoit très-généreusement, je ne voulus point lui refuser ce qu'il me demandoit.

Lorsque ce seigneur m'eut ordonné ce que j'avois à faire, il apperçut *pere Jean* qui cuvoit son vin au coin de la cheminée, et me demanda, d'un ton de gentilhomme, qui étoit cet original. Le *révérend* entendit ce mot, ouvrit les yeux, et répondit qu'il n'étoit original ni copie, mais qu'il s'appelloit *pere Jean* de *Domfront*. L'air dont le *révérendissime* prononça ces paroles déplut au *lord*, qui lui demanda s'il ignoroit à qui il parloit. — Je ne m'informe jamais à qui je parle, repartit *pere Jean* : lorsque quelqu'un m'interroge, ou qu'il parle de moi, je conclus que c'est

un homme, et je lui réponds comme à mon semblable. Le *lord*, surpris d'une telle repartie, me demanda si cet homme étoit ivre. Je lui répondis qu'il avoit bu effectivement quelques flacons de trop ; mais que quand cela ne seroit pas, c'étoit sa coutume de ne se gêner pour personne. Le *seigneur Anglois*, plus surpris qu'auparavant, me demanda s'il étoit *quaker*.—Je ne suis ni *quaker*, ni *juif*, ni *anglican*, dit le *révérend*, je porte des boutons à mon habit et un chapeau retroussé : la raison seule mesure mes termes, et non l'orgueil et le préjugé. Si tu étois aussi raisonnable que tu le dis, reprit le *lord*, tu te conformerois à l'usage, tu saurois distinguer un homme de condition d'avec un crocheteur ; et tu aurois pour ce premier les égards dus à son rang. — Je ne connois d'autre rang dans le monde, repartit sa *révérence*, que l'ordre immuable que la nature a établi entre les especes. Un homme est constamment un homme, et jamais un huitre. Ces distinctions frivoles, que le hasard a mises parmi ceux de notre espece, ne sont ni assez solides, ni assez considérables pour en imposer à un homme de bon sens. Celui qui n'est que crocheteur aujourd'hui, peut être demain général d'armée, ou ministre d'état ; il peut être le plus grand prince de l'uni-

vers ; de même que celui qui est au pinacle de la fortune, peut être réduit en vingt-quatre heures à faire des fagots. — Mais la vertu, les sentimens . . . . ., dit le *lord* ? La vertu, les sentimens, reprit *pere Jean* ; se trouvent indifféremment dans tous les états, et non attachés à aucun rang. Les champs sont couverts d'*Alexandre*, de *César*, de *Turenne* et de *Colbert*, qui labourent la terre ; et les premieres dignités sont souvent remplies par des *garots* et des *colas*. La fortune distribue les rangs, et la nature les vertus : l'une ne consulte point l'autre dans ses distributions ; c'est pourquoi leurs dons se trouvent différemment distribués. — Et la naissance, dit le *seigneur* ! — La naissance, poursuivit le *révérend*, est aussi l'effet du hasard ; *foin* d'un homme qui est sorti de la côte de *Trajan*, s'il ne lui ressemble : l'extraction, les titres, les honneurs et les richesses ne sont que de vains ornemens, qui n'en imposent pas moins aux fats qui en sont revêtus, qu'aux sots qui les admirent : mais un homme d'esprit pénetre à travers cet attirail, et juge si le perroquet vaut la cage (*a*). Le mérite essentiel d'une statue consiste dans

(*a*) C'est merveille, que, sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualités. Nous

la statue même; et non dans la matière dont elle est composée. Un fat qui traverse *Paris* ou *Londres* dans un char doré, est un

---

Nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit,

Volucrem
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exultat rauco victoria circo *

non de son harnois; un levrier, de sa vîtesse, non de son collier; un oiseau, de son aîle, non de ses longes et sonnettes. Pourquoi de même n'estimons-nous un homme par ce qui est sien? il a un grand train, un beau palais, tant de crédit, tant de rente; tout cela est autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche: si vous marchandez un cheval, vous lui ôtez ses bandes, vous le voyez nu et à découvert; ou, s'il est couvert, comme on le présentoit anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins nécessaires, afin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil, ou à la largeur de sa croupe, et que vous vous arrêtiez principalement à considérer les jambes, les yeux et les pieds, qui sont les plus utiles. (*Voy.* HORAT. *lib.* 1, *sat.* 2, *pag.* 86 *et seq.*) Pourquoi, estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé et empaqueté? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vraiment juger de son estimation. C'est le prix de l'épée que vous cherchez, non de la gaîne: vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain, si vous l'avez despouillée. Il le faut juger par lui-même, non par ses atours. Et, comme dit très-plaisamment un ancien, (*Senec.*

* Juv. sat. 8.

épouvantail de chenevieres, qui fait peur aux idiots; mais l'homme sage jette un coup-d'œil sur le fat et son train, il l'apprécie à sa valeur, et passe outre.

---

epist. 71, *pag.* 221, *ed. Gron.*) savez-vous pourquoi vous l'estimez grand? Vous y comptez la hauteur de ses patins. La base n'est pas de la statue. Mesurez-le sans ses échaces. Qu'il mette à part ses richesses et ses honneurs, qu'il se présente en chemise. A-t-il le corps propre à ses fonctions, sain et allegre? Quelle ame a-t-il? Est-elle belle, capable et heureusement pourvue de toutes ses pieces? Est-elle riche du sien ou de l'autrui? La fortune n'y a-t-elle que voir? Si, les yeux ouverts, elle attend les espées traites, s'il ne lui chaut par où lui sorte la vie, par la bouche ou par le gosier; si elle est rassise, équitable et contente, c'est ce qu'il faut voir, et juger par-là les extrêmes différences qui sont entre nous. MONTAIGNE, *essais*, *tom.* I, *liv.* I, *ch.* 42. *p.* 516, 517, 518, *édit. de la Haye*, 1727.

« Boileau a dit à peu près la même chose en ces vers.

Dites-nous, grand héros, esprit rare et sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paroître, en courant, sa bouillante vigueur:
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carriere
S'est couvert mille fois d'une noble poussiere:
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse est vendu au hasard,
Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous, que par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?

Satyr. 5, *v.* 29 *et suiv.*

Ne me prendrois-tu pas pour un fat aussi dit l'*Anglois* en colere ? — Je te prends pour ce que tu es, repartit *pere Jean*. Si tu as l'ame noble, généreuse, et le cœur d'un honnête homme, je respecte en toi le mérite et la vertu, et ce respect rejaillit sur toi : si tu as de l'orgueil, et le cœur mauvais, je te méprise et je me moque de toi. — De quel pays serois-tu par hasard? Je suis de ce monde-ci. La patrie du sage est par-tout : il ne reconnoît point cette patrie au langage de certaines gens, aux murs d'une telle ville, au clocher d'un tel village, ni à la soupe qu'on y mange. Lorsqu'il voit le soleil et les étoiles, il dit : *je suis dans mon pays et non dans un autre*. Mais si tu veux savoir où je suis né, je te dirai que c'est en France. — Quoi ! un *François* a l'audace de parler de la sorte à un *Anglois* ? — Tout *François* raisonnable parlera ainsi à un *Anglois* impertinent ; et tout *Anglois*, qui a le sens commun, ne fera point de différence entre un homme né au-delà de la *Manche*, et un autre en-deçà. Je ne nie point que les *François* ne méritent, à certains égards, le mépris que les *Anglois* ont pour eux ; mais pour mépriser les autres avec quelque ombre de raison, il faut être soi-même sans défaut : or, les gens de ton pays ont leurs

ridicules, leurs foiblesses et leurs vices, ainsi que les autres nations; ils ont donc autant de tort de mépriser les *François*, que ceux-ci en ont de les admirer. Sottise de part et d'autre. —Sais-tu, dit le *lord*, que si j'avois ici mes gens, je te ferois jeter par la fenêtre de ton taudis? — Ah! monseigneur, s'écria *Diego*, savez-vous que le redoutable *pere Jean* a tué un *capucin* avec une cuiller à pot, et un *marquis* avec un bâton de fagot, et qu'il a mis en fuite six cents et trente-deux sauvages dans les déserts de la *Tartarie*? — Qu'il ait fait ce qu'il aura voulu, reprit le *lord*, je le fais jeter dans la *Tamise* la premiere fois qu'il paroît dans les rues.

En disant ces paroles, le seigneur *Anglois* partit; et *pere Jean*, haussant les épaules, ne prit point la peine de le regarder aller.



CHAPITRE XLVI.

Réflexions sur l'aventure du chapitre précédent.

CETTE scene me mit dans une telle transe que je n'eus point la force de parler pendant qu'elle dura : *Vitulos* qui s'étoit éveillé au bruit que le *lord* et le révérend faisoient, fut d'abord si étonné qu'il ne savoit où il étoit. Mais quand l'*Anglois* fut parti, je dis à *pere Jean* qu'il avoit eu tort de parler ainsi à un homme de qualité ; que s'il n'avoit aucun respect pour sa personne, il devoit au moins en avoir pour son rang ; et que cette affaire pourroit bien avoir des suites fâcheuses pour lui. — Je ne crains ni le *lord*, ni les suites fâcheuses qu'il pourra me susciter, répondit le *révérend* ; son début, en parlant à ma personne, fut celui d'un impertinent, et sa conclusion fut celle d'un fanfaron ou d'un assassin, c'est-à-dire, d'un lâche. Si les loix d'un pays comportent que l'on doive respecter les gens de qualité, elles supposent en même tems qu'ils se rendront digne de respect. — Le tort d'autrui, repris-je, ne

nous autorise pas à avoir tort nous-mêmes. Si le *lord* s'est oublié jusqu'au point de vous parler d'un ton impertinent, vous deviez lui faire sentir, par votre modération, jusqu'à quel point il s'oublioit. Les procédés nobles et généreux d'un manant vis-à-vis un gentilhomme qui l'insulte, rappellent à ce dernier son devoir, ou le confondent. La grandeur d'ame ne consiste point à faire assaut d'impertinences et de grossiéretés : elle consiste à opposer des raisons à des sottises, ou à se taire lorsqu'on a affaire à des gens déraisonnables.
— Ces conseils sont bons pour un lâche qui n'a pas le courage de se défendre, répliqua *pere Jean*. Que l'on honore, si l'on veut, la poltronerie du beau nom de modération, je méprise un titre acquit à si bon marché. C'est tolérer le vice que de souffrir les injures ; une repartie vigoureuse est plus propre à rembarrer un impertinent, qu'une réponse gracieuse ; l'une le confond, et l'autre l'énorgueillit. L'homme est tellement constitué, que l'indulgence l'endurcit, au lieu que la fermeté le corrige, ou le rend plus circonspect. Si le *lord* a le sens commun, il réfléchira à l'avenir avant que d'attaquer un homme comme moi. Au reste, je n'ai lu nulle part que l'on se garantisse des attaques d'une

bête féroce par un compliment. — S'il y a vingt exemples, repris-je, qui prouvent que la fermeté corrige un homme, il y en a cent autres qui démontrent qu'elle l'aigrit. D'ailleurs, il ne faut pas seulement consulter l'intérêt de sa patrie dans ces circonstances, mais aussi le sien propre. Si l'homme à qui vous avez affaire alloit tenir parole, que diriez-vous? que feriez-vous? — Je dirois, repartit le *révérend*, que la crainte de mille morts ne doit jamais nous faire manquer à nous-même (a), et je me défendrois. Toutes les menaces du monde

---

(a) Justum, et tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ, neque auster,
Dux inquieti turbidus Adriæ;
Nec fulminantis magna Jovis manus:
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

HOR. lib. 3. od. 3.

- - - - *Altus Olympi.*
Vertex, qui spatio ventos hiemesque relinquit,
Perpetuum nullâ temeratur nube serenum.
Celsior exsurgit pluviis, auditque ruentes
Sub pedibus nimbos, et rauca tonitrua calcat:
Sic patiens animi per tanta negotia liber
Emergit, similisque sui; justique tenorem
Flectere non odium cogit, non gratia suadet.

CLAUD. *de mali. theod. con.*

ne m'empêcheront point de sortir à mon ordinaire :

Jamais rien ne m'arrête ;
Je brave la tempête,
J'affronte le trépas ;
Si le ciel en éclats
S'écrouloit sur ma tête,
Je ne tremblerois pas.



CHAPITRE XLVII.

Continuation du même sujet.

PERE *Jean* parloit encore, lorsque le *Compere* rentra; et ce dernier fut à peine dans la chambre, que *Diego* s'écria : ah! mon cher maître, où avez-vous été? il est venu ici un maudit *milord* qui a insulté le respectable *pere Jean*, et qui s'en est allé disant qu'il le feroit jeter dans la *Tamise.*

Lorsque le *Compere* eut appris le détail de cette aventure, il pesta à son ordinaire, et nous dit : l'on soutiendra encore que *tout n'est pas mal* dans ce monde. Des hommes auront inventé de vains titres, de vains honneurs, de vaines distinctions; et ceux qui en seront revêtus, viendront impunément insulter les honnêtes gens dans leur logis, et finiront par les menacer de les faire noyer, parce que ces honnêtes gens auront usé du droit que tout homme a naturellement de se défendre. Si *tout étoit bien*, verroit-on de pareilles choses? Si les loix étoient justes et suffisantes, un fat oseroit-il seulement s'imaginer qu'il puisse injurier, et faire noyer un galant homme avec

impunité ? O loix ! on a bien raison de dire que vous ressemblez à des toiles d'araignées, qui arrêtent les mouches, et que les hannetons brisent ! La faveur, la considération, la cabale mettent un grand scélérat à l'abri de la poursuite de la justice, et les mêmes choses font que le foible a toujours tort. Si le *lord* fait noyer mon oncle qu'il a insulté, il n'en sera rien. Si mon cher oncle qui a été insulté, noie le *lord*, on l'enverra à *Tyburn* (*a*). Tel est le cours des choses dans ce monde.

L'insuffisance et l'injustice que vous prétendez exister dans les loix, dis-je au *Compere*, devroient justement faire que des gens tels que nous se conforment à l'ordre. Si l'on a quelque chose à appréhender en faisant le bien, l'on a tout à craindre en agissant mal. Mais les injustices, les vexations que les foibles essuient quelquefois, ne viennent pas tant de l'insuffisance des loix, que de la perversité de ceux qui en sont les dépositaires. Si l'on condamne un crocheteur qui a manifestement raison, en faveur d'un grand qui a manifestement tort, cela ne vient point de ce que les loix portent qu'il soit ainsi : la plupart

(*a*) Lieu où l'on fait les exécutions à *Londres*.

des loix qui existent dans l'univers, quelque opposées qu'elles paroissent, tendent plus ou moins directement au même but ; c'est-à-dire, à l'ordre et à la paix : il ne faut que considérer l'esprit du législateur, et les circonstances qui les ont fait naître, pour le voir. En un mot, si mon cher *Compere* avoit une bonne mémoire, il se souviendroit que son condisciple *Wisthon* lui dit à *Paris* que, quoiqu'il soit de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, les loix telles qu'elles sont, causent tant de bien dans le monde, qu'elles seront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme.

L'ami *Jerôme* a raison, dit *Vitulos*, et le *Compere* a tort de piailler sans cesse contre les loix : elles sont ce qu'elles sont : les clabauderies dont il nous étourdit, et qui n'ont rien de commun avec le sujet dont il est question, ne les rendront ni plus parfaites, ni les hommes meilleurs. Voici les paroles d'un grand homme, qu'il feroit bien de mettre dans sa mémoire, et d'en faire son profit, ainsi que nous, sans excepter même le *révérendissime.* « L'advis » que je donne icy à celuy qui veut estre » sage, dit *Charron*, est de garder et ob-» server de parole et de faict les loix et » coustumes que l'on trouve establies au pays

» pays où l'on est ; et ce, non pour la
» justice ou équité qui soit en elles, mais
» simplement pour ce que ce sont loix
» et coustumes ; non légérement condam-
» ner ni s'offenser des estrangers, mais
» bien librement et sainement examiner et
» juger les unes et les autres, n'obligeant
» son jugement et sa créance qu'à la rai-
» son. Voici quatre mots. En premier lieu,
» selon tous les sagës, la reigle des rei-
» gles, et la générale loy des loyx est de
» suivre et observer les loix et coustu-
» mes du pays où l'on se trouve, *sequi has*
» *leges indigenos honestum est.* Toutes fa-
» çons escartées et particulieres sont sus-
» pectes de folie ou passion ambitieuse,
» heurtent et troublent le monde.

» En second lieu, les loix et coustumes
» se maintiennent en crédit, non parce
» qu'elles sont justes, mais parce qu'elles
» sont loix et coustumes ; c'est le fonde-
» ment mystique de leur authorité, elles
» n'en ont point d'autre ; et celui qui
» obéit à la loi pour ce qu'elle est juste,
» ne lui obéist pas, parce qu'il doidt ; ce
» seroit soubmettre la loy à son juge-
» ment, et lui faire son procès et mettre
» en doute et dispute l'obéissance, et par
» conséquent l'estat et la police, selon la
» souplesse et diversité, non-seulement

» des jugemens, mais d'un mesme juge-
» ment. Combien de loix au monde in-
» justes, impies, extravagantes, non-seu-
» lement aux jugemens particuliers des au-
» tres, mais de la raison universelle,
» avec lesquelles le monde a vescu long-
» tems en profonde paix et repos, et avec
» telle satisfaction que si elles eussent esté
» très-justes et raisonnables ? qui les vou-
» droit changer et rhabiller se monstreroit
» ennemy du public, et ne seroit à rece-
» voir : la nature humaine s'accommode à
» tout avec le tems, et ayant une fois
» pris son ply, cet acte d'hostilité de
» vouloir rien remuer; il faut laisser le
» monde où il est; ces brouillons et re-
» mueurs de ménage, sous prétexte de
» réforme, gastent tout.. Il adviendra
» quelquefois que nous ferons, par se-
» conde particuliere et municipale obli-
» gation [obéissant aux loix et coustumes
» du pays], ce qui est contre la premiere
» et plus ancienne, c'est-à-dire, la nature
» et raison universelle : mais nous luy sa-
» tisfaisons tenant nostre jugement et nos
» opinions justes et sainctes selon elle. Car
» aussi nous n'avons rien nostre et de quoi
» nous puissions librement disposer que
» de cela; le monde n'a que faire de
» nos pensées, mais le dehors est engagé

» au public, et lui en devons rendre compte:
» aussi souvent nous ferons justement ce
» que justement nous n'approuvons : il n'y
» a remede, le monde est ainsi fait. (*b*) »

Ce passage-là est admirable, dit *pere Jean à Vitulos*, et mon *neveu* est un bavard, qui déraisonne de plus en plus ; mais cela n'empêche pas que si quelques coupe-jarrets, suscités par le *lord*, s'avisent de me mettre la main sur la carcasse, je ne leur fasse sentir que les os de mon bras ne sont pas sans moëlle.

(*b*) *De la sagesse*, liv. 1, chap. 8.



CHAPITRE XLVIII.

Suite de cette aventure.

LE lendemain de cette aventure, *pere Jean* s'arma d'un gourdin plombé qu'il cacha sous son habit, se prépara à tout événement, et sortit à son ordinaire : mais il ne vit aucune apparence que le *lord* songeât à lui tenir parole. Le surlendemain il sortit derechef, et il ne vit rien. Le troisieme jour il sortit encore : pour cette fois, un matelot ivre, ou faisant semblant d'être ivre, lui chercha querelle près de *Billengsgate* [*a*]. *Pere Jean* ne fit point semblant d'entendre le matelot, et voulut passer outre : mais un autre se joignit au premier, et l'éclaboussa depuis la tête jusqu'aux pieds. Pour le coup le *révérend* perdit patience ; il appliqua un si furieux soufflet sur la face de ce dernier, qu'il l'envoya culbuter à plus de quinze pas. Alors un gros et puissant coquin qui se trouvoit

(*a*) Endroit situé sur la *Tamise*, un peu au-dessous du *pont de Londres*.


TAYLOR INS

X.



là, irrité de l'affront que le peuple *Anglois* venoit de recevoir de la part d'un étranger, mit habit, chemise et perruque bas, défia le *révérendissime* de se battre contre lui, et lui donna en même tems un coup de poing sur l'estomac; mais ce dernier lui en rendit un autre si terrible, qu'il lui enfonça trois côtes du côté gauche, et le jeta par terre sans mouvement et sans connoissance.

Cet exploit attira à *pere Jean* l'applaudissement des passans : aucuns dire qu'il étoit impossible que cet homme ne fût pas *Anglois*; que s'il ne l'étoit point, il méritoit non-seulement de l'être, mais encore de recevoir des lettres de bourgeoisie de *Londres*. Mais les camarades de ceux que *pere Jean* avoit jetés par terre, s'armerent de ce qu'ils purent trouver, et l'assaillirent de toutes parts. Alors le *révérendissime* tira son gourdin, tomba sur cette troupe d'assassins, et en jeta une demi-douzaine sur le carreau. Cela ne fit qu'irriter cette multitude : mais le *redoutable* entra dans une telle colere, qu'à chaque coup qu'il portoit il jetoit bas son homme. Son combat de *Pétersbourg* et la défaite des *sauvages* n'étoient que jeu en comparaison de ceci. Un coup de pierre qu'il reçut à la mâchoire, le rendit furieux; il poussa un cri terrible; il saisit une solive qu'il rencontra par

hasard, et tomba de plus belles sur ses ennemis. C'étoit fait de cette canaille entiere, si elle ne se fût dissipée : mais en moins de trois minutes tout étoit disparu, et *pere Jean* se trouvoit maître du champ de bataille.

Ceux qui avoient été spectateurs de l'action firent retentir l'air d'acclamations à l'honneur du vainqueur, en disant qu'il méritoit qu'on lui érigeât une statue à *Westminster* : d'autres crioient qu'il falloit lui faire son procès, et l'envoyer à *Tyburn* : peu s'en fallut que les deux partis n'en vinssent aux mains pour soutenir leur opinion ; mais les premiers l'emporterent ; ils entourerent *pere Jean*, le ramenerent au logis au bruit de leurs acclamations réitérées, et s'opposerent à la garde qui vouloit l'arrêter, ou plutôt se faire assommer ; car le *révérend* étoit dans une telle fureur, qu'il se seroit plutôt laissé hâcher en pieces que de se rendre.

Lorsqu'il fut arrivé au logis, et qu'un de ceux qui étoient montés avec lui nous eut fait le détail de cette aventure, *Vitulos* et moi, craignant de mauvaises suites, lui conseillâmes de sortir par une porte de derriere qui donnoit dans une rue, et de se retirer chez un traiteur *François* de notre connoissance. Le *révérend* regarda d'abord

cette démarche comme une lâcheté ; mais à la fin il entendit raison et disparut. Il fit sagement, car, peu de tems après son départ, il arriva un détachement de cinquante grenadiers pour le prendre.

L'officier qui étoit à la tête de ces cinquante hommes, nous demanda où étoit celui qu'il cherchoit : *Vitulos* lui répondit que nous n'en savions rien, et qu'il ne croyoit pas qu'il fût dans la maison ; qu'en tout cas il pouvoit en faire la perquisition. Le *Compere* lui dit qu'il feroit beaucoup mieux de courir après ceux qui attaquoient les gens dans la rue par ordre d'un lâche, que de venir chercher un homme qui n'avoit fait qu'user du droit que la nature a donné à un chacun de se défendre. L'officier demanda au *Compere* de quelle autorité il lui tenoit ce propos ? Celui-ci lui répondit que c'étoit de l'autorité que chacun avoit de prendre le parti de l'innocent contre le coupable. L'officier ne prit point la peine de répliquer ; il continua à faire fouiller par-tout ; et, voyant que le *révèrend* étoit éclipsé, il se retira.

Cette affaire avoit effectivement été suscitée par le *lord*. Nous apprîmes, au moment que la garde venoit de sortir de chez nous, qu'il s'étoit trouvé parmi les spectateurs de l'action ; mais que, pour faire

voir qu'il n'y avoit aucune part, il avoit applaudi avec les autres à la vigoureuse défense de *pere Jean*.

Je trouvai ce procédé indigne d'un honnête homme, et particuliérement d'un seigneur d'une naissance aussi illustre que celle du *lord*. Mais la *noblesse Angloise* qui se distingue si glorieusement par la grandeur d'ame, la bravoure et la générosité, n'est pas plus à l'abri que celle des autres pays, de voir parmi elle quelque membre qui la déshonore.

Cette derniere nouvelle nous fit prendre le parti de faire dire à *pere Jean* de sortir le soir de la maison où il étoit, et de se réfugier à *Oxford* ou a *Cantorbery* jusqu'à nouvel ordre; mais le *révérend* méprisa cet avis, et s'obstina à demeurer à *Londres*. Aussi, mal lui en prit-il; car deux jours après on le surprit dans son lit, et on le conduisit en prison.



CHAPITRE XLIX.

CHAPITRE XLIX.

Suite de cette aventure.

A Peine *pere Jean* fut-il en prison, que l'on commença son procès avec toute l'ardeur imaginable. On l'accusoit d'avoir tué sept personnes, et d'en avoir estropié quinze autres. Le *révérend* se défendit avec tout le courage et la présence d'esprit dont il étoit capable. Il dit que *lord Foolishson* étant venu l'insulter dans son logis, il lui avoit répondu avec vigueur; que pour cela ce seigneur l'avoit menacé de le faire jeter dans la *Tamise*, et qu'il ne doutoit point que la querelle qu'on lui avoit cherché ne vînt de sa part. Il nous nomma comme témoins de cette menace; on nous cita, nous comparûmes, nous déposâmes la vérité : mais rien de tout cela ne prouva que l'insulte des deux matelots et ce qui s'ensuivit, fussent l'effet de la menace du *lord*. Par malheur un de ces matelots étoit mort, et l'autre étoit disparu : tous ceux qui étoient blessés déposerent qu'ils s'étoient trouvés par hazard dans la mêlée, et sous les coups du *pere Jean*, qui frap-

poit à tort et à travers, sans égard et sans distinction. Le *révérend pere* n'avoit donc aucun témoignage favorable pour lui : au contraire, le *lord* pouvoit prouver qu'il s'étoit trouvé là, et qu'il avoit été le premier à louer et exalter le courage de *pere Jean*; mais à dire la vérité, l'on ne se donna point la peine de faire de grandes recherches. Le *révérendissime* étoit un étranger sans appui, sans connoissances : il avoit tué sept *Anglois*, il en avoit estropié deux fois autant, et on tenoit le bâton plombé dont il se servit au commencement du combat, et le *lord* qu'il accusoit étoit d'une famille considérable ; il ne faut point s'étonner si le tort fut de son côté. L'on ne disconvenoit point que le *lord* n'eût fait la menace en question ; mais l'on regardoit cela comme un emportement de jeune homme, dont on ne devoit tirer aucune conséquence. Un des juges s'avisa même de dire qu'il n'étoit pas possible qu'un homme de condition se portât à une action si infâme. Enfin, *pere Jean*, voyant que ses juges étoient très-indiposés en sa faveur, leur tint le discours suivant :

Messieurs, chacun de vous ne sent-il point au fond de son ame que, s'il étoit prouvé que j'eusse menacé de faire jeter un *lord d'Angleterre* dans la *Tamise*, et

que trois jours après cette menace, quelques scélérats ayant attaqué ce *lord*, il en eût tué quatre fois autant que j'ai fait ; chacun de vous, dis-je, ne sent-il point qu'il avoueroit non-seulement que la défense du *lord* seroit une action héroïque, comparable à tout ce que *Robert Blake* (*a*), et *Jean Churchil* (*b*) ont fait de plus glorieux et de plus éclatant ; mais encore qu'il seroit nécessaire de donner ordre de me faire saisir, et de me mettre en prison, jusqu'à ce qu'il fût pleinement constaté que je n'aurois eu aucune part directe ni indirecte à cette affaire ? Pourquoi donc ne me rend-on pas la même justice et la même satisfaction qu'on rendroit à ce *lord* ? Si le rang de ma partie la met à l'abri d'une formalité aussi rigoureuse, il ne

---

(*a*) Fameux amiral d'*Angleterre* pour les *parlementaires*. Son premier exploit fut la défaite des *Espagnols* près de *Santa-Cruz*. Il défit, en 1652, la flotte *Hollandoise*, commandée par *Tromp*, *Ruyter* et de *Wit*, quoique les *Hollandois* disent le contraire. L'année suivante il canonna *Tunis*, et brûla les vaisseaux des *Tunisiens* ; il débarqua en même tems avec douze cents hommes, et tailla en pieces trois mille hommes qui s'opposoient à son passage : delà il s'avança vers *Alger* et *Tripoli*, et se fit rendre tous les esclaves *Anglois*, etc. Il mourut en 1657.

(*b*) C'est le célebre duc de *Malborough*.

l'exempte point de toutes les recherches, de toutes les informations qu'on pourroit faire en ce cas : son honneur l'exige, et peut-être que ma vie en dépend. Les loix sont faites pour tout le monde, par conséquent la justice l'est aussi ; et je ne crois pas qu'il y ait d'homme en ce pays, non plus qu'ailleurs, qui, reconnoissant l'autorité des loix, s'arroge le privilege absurde d'être au-dessus d'elles. Si les ancêtres de ma partie ont mérité d'être ennoblis par leurs vertus, ils n'ont certainement point accepté cet honneur, sous condition que leurs descendans pourroient être impunément des scélérats. Mais tel est le cours des choses de ce monde : la moindre action vertueuse d'un homme de rang est toujours exagérée ; les bassesses, les crimes dont il est coupable sont constamment déguisés ; l'on craint de déshonorer une famille, comme si des honnêtes gens devoient porter la peine due aux actions d'un méchant homme. Ce préjugé aussi injuste que ridicule, a rendu la plupart des gens de condiditions incapables d'apprécier leurs propres actions. Tout ce qu'ils font de bien est, selon eux, héroïque ; tout ce qu'ils font de mal est une vétille. C'est un attentat sacrilege aux droits de la noblesse, que de mesurer leurs actions à l'aune de la raison et de l'équité.

Un noble, véritablement noble (*c*), pense bien différemment : il se croiroit

---

(*c*) S'il faut comparer ces deux especes de noblesses (la naturelle et la personnelle) la pure naturelle, à bien juger, est la moindre ; bien que plusieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle est une qualité d'autrui, et non sienne, *genus et proàvos et quæ non fecimus ipsi, vix ea nostra puto : nemo vixit in gloriam nostram, nec quod ante nos fuit nostrum est :* et qu'y a-t-il de plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien ? Elle peut tomber en un homme vicieux, vaunéant, très-mal nay, et en soy vrayment vilain. Elle est aussi inutile à autruy, car elle n'entre point en communication ny en commerce comme fait la science, la bonté, la beauté, les richesses. Ceux qui n'ont en soy rien de recommandable que ceste noblesse de chair et de sang, la font fort valoir, l'ont toujours en bouche, en enflent les joues et le cœur, (ils veulent ménager ce peu qu'ils ont de bon) ; à cela les cognoistions, c'est signe qu'il n'y a rien plus, puisque tant et toujours ils s'y arrestent. Mais c'est pure vanité ; toute leur gloire vient par chétifs instrumens, *ab utero, conceptu, partu*, et est ensevelie sous le tombeau des ancêtres. Comme les criminels poursuivis ont recours aux autels et sépulchres des morts, et anciennement aux statues des empereurs, ainsi ceux-ci destitués de tout mérite et subjet de vrai honneur, ont recours à la mémoire et armoiries de leurs majeurs. Que sert à un aveugle que ses parens ayent eu bonne vue, et à un begue l'éloquence de son ayeul ? Et néanmoins ce sont gens ordinairement glorieux, altiers, méprisant les autres : *contemptor animus et superbia commune nobilitatis malum.* CHARRON, *de la sagesse, liv. 1, ch. 55.*

déshonoré, s'il savoit que l'on appréciât ses actions au poids de l'opinion. Il ne se fait pas gloire de vertus d'emprunt, mais de celles de son propre fonds. Il sait que ces ancêtres ont laissé des biens et un nom dont il a hérité; mais il sait en même-tems qu'il n'en est point ainsi de leurs vertus (*d*); c'est un trésor qui leur est propre, et d'où il ne peut tirer que l'exemple et l'émulation : il regarde la noblesse de son extraction comme un aiguillon qui le pousse sans cesse à se distinguer du commun des hommes, et non autrement.

Si ce que je vous dis vous est connu, ainsi qu'à moi, messieurs, pourquoi donc ne me rendez-vous pas la justice qui m'est

---

(*d*) *Stemmata quid faciunt? quid prodest, pontice, longo,*
Sanguine censeri, pictosque ostendere vultus
Majorum, et stantes in curribus Æmilianos,
Et Curios jam dimidios, nasumque minorem
Corvini, et Galbam auriculis nasoque carentem?
Quis fructus generis tabula jactare capaci
Corvinum, post hac multâ contingere virgâ
Fumosos, equitum cum dictatore magistros,
Si coram lepidis malè vivitur? ...
Tota licet veteres exornent undique ceræ
Atria, nobilitas sola est, atque unica, virtus...
Ergo, ut miremur te, non tua; primùm aliquid da,
Quod possim titulis incidere præter honores,
Quos illis damus, et dedimus, quibus omnia debes.
Juv. sat. 8.

due ? pourquoi ne vous donnez-vous point toutes les peines que vous vous donneriez sans doute en toute autre occasion, pour découvrir la vérité ? Si ce qu'on nomme bienséance exige que vous vous prêtiez dans le commerce de la société aux usages établis, il n'en est pas de même dans votre tribunal ; tous égards doivent y être proscrits sans exception : ici tous les hommes sont égaux, et doivent être tels, ou le mot de justice est un vain nom dont l'objet n'a aucune réalité.

L'on m'accuse d'avoir tué et blessé ; mais je n'ai tué ni blessé personne qu'à mon corps défendant. Un homme me cherche querelle, j'ai la patience de supporter ses injures et de passer outre : son camarade se plaît ensuite de me couvrir de boue ; cette patience m'échappe, je lui donne un soufflet ; rien de plus naturel que cela. Un troisieme me provoque au combat ; il m'applique un coup de poing sur l'estomac ; je lui en rends un autre : rien encore de plus naturel que ce que je fais-là. Vingt ou trente amis de ces gens-là me tombent sur le corps, je saisis un gourdin, que je porte ; je me défends ; j'en jette sept sur le carreau, et j'en blesse quinze ; rien encore de plus naturel qu'une telle défense . . . . *Mais le gourdin étoit*

plombé : c'est une arme traîtresse et meurtriere qu'il est défendu de porter dans tous les états policés... Voudroit-on qu'un homme, menacé depuis deux jours d'être jeté dans la riviere, ne portât pour toute arme qu'une baguette ? Il seroit absurde de faire une telle supposition.

Ce que je viens de vous dire, messieurs, est la pure *vérité*. Tout autre que moi auroit demandé de remettre la défense de sa cause à quelque avocat, dont la rhétorique captieuse imposât et séduisît plutôt qu'elle ne démontrât. Un tel procédé est indigne de moi. Je ne suis point orateur, et je méprise tous ceux qui le sont. J'ai exposé mon cas avec simplicité ; cela suffit. Tous juges integres devroient se trouver offensés qu'on leur parlât autrement.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que j'attends avec toute la *tranquillité* possible la décision de cette affaire. Si elle se termine à mon avantage, tant mieux pour vous ; sinon, tant pis. Il s'agit ici de rendre justice, ou de faire une injustice : je suis le patient, vous les agens ; cette affaire vous regarde donc plus particuliérement que moi.

CHAPITRE L.

Suite de l'emprisonnement de pere Jean.

LE lecteur croira sans doute que les juges *Anglois* auront eu l'équité de renvoyer *pere Jean*, ou du moins de faire toutes les perquisitions possibles pour justifier son innocence ; point du tout : il fut condamné le lendemain à être pendu à *Tyburn*.

Quelqu'un dira peut-être que si *pere Jean* n'avoit pas mérité la mort dans cette occasion, il l'avoit méritée dans d'autres, et que le ciel ne laisse jamais rien impuni. Je répondrai à cela qu'il ne s'agit que de cette fois-ci, et non d'autres, et que le ciel n'a point recours aux injustices des hommes pour punir les coupables. Si j'ai avancé quelque part que les peines et les récompenses méritées étoient les suites naturelles du crime et de la vertu, cela regarde l'autre vie. Quant à celle-ci, si les maux que nous y souffrons viennent une fois du mal que nous avons fait, ils en viennent au moins quatre du mal que font les autres. Notre destinée tient ici-bas à trop de circonstances, pour que l'on puisse

toujours dire avec exactitude, *un tel vient d'être fait maréchal de France, parce qu'il le mérite : un tel vient d'être condamné à mort, parce qu'il le mérite aussi.*

Quoiqu'il en soit, nous eûmes à peine appris cette déplorable nouvelle, que nous courûmes tous quatre à la prison pour voir le pauvre *pere Jean*. Nous le trouvâmes à table à côté d'un baril de vin. — *Palsembleu*, mes amis, s'écria-t-il, en nous voyant, vous me prenez sur le fait. *Socrate* fit sacrifier un coq à *Esculape* avant de mourir, et moi je sacrifie un dindon à mon appétit. Or çà, mettez-vous là, et faites comme moi. Je m'en vais partir pour la gloire, et vous demeurez : cela revient au même, car tôt ou tard vous en ferez autant. Mon cher oncle, dit le *Compere*, je n'aurois point cru que c'eût été si-tôt, ni d'une maniere si funeste. — A te dire la vérité, reprit le *révérend*, je n'aurois pas cru non plus que c'eût été cette semaine, du moins. Quant à la maniere dont je vais mourir, que ce soit de celle-ci ou d'une autre, cela m'est égal : la forme n'y fait rien ; mais la briéveté de l'expédition y fait beaucoup, et je n'en trouve point de plus courte que celle dont je vais faire l'épreuve. — Mais la honte !... — Il n'y a point de honte à mourir, pour-

suivit *pere Jean* ; il n'y en a qu'à mériter la mort. Il est encore indifférent de mourir en public ou dans son lit ; d'avoir dix personnes autour de soi, ou d'en avoir mille. Je suis condamné à souffrir une minute : c'est peu de chose si je suis coupable, et peu de chose encore si je suis innocent. La nature porte tous les jours des sentences bien plus cruelles envers certaines personnes. Les unes, minées d'une consomption funeste, d'une phthisie brûlante, avalent à longs traits le calice de la mort, qui n'arrive qu'après avoir éprouvé de mille manieres jusqu'à quel point la patience et les forces humaines peuvent aller. D'autres sont condamnés à souffrir des années entieres les douleurs d'une goutte opiniâtre, d'un cancer dévorant, et d'expirer ensuite dans des tourmens effroyables. Après quoi seroit-il raisonnable que je me plaignisse ?

Ma foi, dit *Vitulos* ; mon confrere a raison : il meurt innocent, il est vrai ; mais il vaut mieux mourir innocent que coupable : d'ailleurs, le genre de mort auquel il est condamné, est le meilleur qu'on puisse choisir. Si ceux qui meurent de cette mort avoient le sens commun, ils la regarderoient comme un bonheur, plutôt qu'avec horreur ; mais ils sont comme ceux que l'on saigne, la peur leur fait plus de

peine que le mal. Pourquoi mourir pendant deux, trois ou quatre jours, tandis qu'il ne tient qu'à eux de ne mourir qu'un moment ? Mais telle est la nature de la plupart des hommes : ils ne souffrent que dans la crainte, et ne jouissent que dans l'espoir. Or ça, asseyons-nous, et buvons un coup à l'heureux voyage de mon cher confrere.

Nous nous assîmes donc, et nous nous mîmes à boire pour faire plaisir au *révérend*.



CHAPITRE LI.

Suite du même sujet.

LORSQUE nous eûmes bu quelques rasades, le *Compere* commença par déclamer à son ordinaire sur le *bien* et le *mal*, et contre l'auteur de ce dernier. *Si tout étoit bien*, s'écrioit-il à tout moment ; si le monde étoit gouverné de la maniere dont mon compere *Jerôme* le prétend, verroit-on en ce jour le plus honnête homme de la terre traité comme le dernier des scélérats / Grand Dieu ! tu connois le cœur de mon cher oncle ! si tu es aussi puissant, aussi bon, aussi juste qu'on le dit, ne permets pas que l'innocence soit confondue, et que la méchanceté triomphe (*a*).

Malgré ces déclamations, le *Compere*, ainsi que nous, ne laissoit pas de boire

(*a*) Mon cher *Jupiter* ! s'écrioit *Theognis* ; ta majesté et ton pouvoir sont grands : personne ne connoît mieux que toi le cœur et l'esprit de l'homme ; rien n'égale ta puissance, ô souverain arbitre de l'univers ! Comment donc se peut-il faire que tu te plaises à voir l'honnête homme et le méchant jouir du même sort ? Comme si la vertu et le vice seroient égaux à tes yeux !

de tems en tems quelques coups, parce que le *révérendissime pere Jean* le vouloit ainsi. Mais, comme la tristesse échauffe le sang, le vin fit bientôt son effet : nous nous trouvâmes tous ivres en moins de deux heures. Alors chacun de nous déploya son caractere. *Pere Jean* entonna d'une voix de tonnerre, quelques chansons à boire (*b*),

---

(*b*) Quelques lecteurs trouveront peut-être extraordinaire que le *révérendissime* fût disposé à chanter aux approches de la mort ; ils n'auront vraisemblablement pas lu l'histoire des grands hommes morts en plaisantant. Il ne sauroit pas que l'empereur *Adrien*, étant sur le point de rendre l'ame, tint le propos suivant :

Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca ?
Pallidula, rigida, nudula ?
Nec (ut soles) dabis joca.

« Ma petite ame, petite folâtre, petite flatteuse ;
» hôte et compagne chérie de mon corps, que vas-
» tu devenir présentement, toute pâle, toute trem-
» blante, toute nue ! C'en est fait, tu ne folâtreras
» plus, comme tu avois coutume de faire. »

J'ai mis la traduction de ce morceau en prose ; car je n'en ai trouvé aucune en vers françois qui en valût la peine. *Prior et Pope* ont tâché de le rendre en *Anglois* ; mais il s'en faut beaucoup que leurs vers approchent de l'original, tant pour la briéveté, que pour la délicatesse et le naturel qui y regnent. En tout cas, voici ces vers, et le lecteur en jugera.

XI.





et son confrere *Vitulos* le seconda ; le *Compere* redoubla ses déclamations ; *Diego* se mit à chanter le *miserere*, et moi à pleurer (*c*). Le tintamarre que nous fîmes fut

---

Poor little, pretty, stutt'ring thing!
Must we no longer live together?
And dost thou prune thy trembling wing,
To take thy fligt thou know'st not whither:
Thy humotous vein, thy pleasing folly
Lies all neglected, all forgot:
And pensive, wav'ring, melancholy,
Thou dread'st, and hop'st, thou know'st nost what.

PRIOR.

Ah fleeting spirit! wandring fire
That long has varm'd my tender breast!
Must thou no more this frame inspire?
No more a pleasing chearful guest?
Whiter, ah whiter art thou stying!
Tho what dark undiscover'd shore?
Thou seem'st all trembling, shiv'ring, aying,
And wit and humour are no more.

POPE.

(c) Rien ne fait mieux connoître la variété de l'esprit humain, que cette scene singuliere. Un homme doit mourir, il chante. Parmi ses amis, les uns tempêtent, les autres prient, et les autres pleurent. Quelle est donc la vraie maniere d'envisager les choses? ou par combien de faces les choses peuvent-elles être envisagées ici-bas? Par une seulement. La vérité est une et simple; mais la variété, la diversité des opinions sont infinies. Je ne saurois m'empêcher de rapporter à ce sujet un des plus beaux passages qu'on lise dans *Philon*. Le voici:

« Ce qui nous doit empêcher d'ajouter foi à tant » d'opinions incertaines, répandues presque par

tel, que le geolier, croyant que nous nous battions, accourut avec la garde pour mettre le holà : mais, lorsqu'il vit de quoi il s'agissoit

---

» tout le monde, et qui nous prouve que les *Grecs*, » pour être trop décisifs, tombent dans l'erreur » aussi-bien que les barbares ; c'est que l'éducation, » les coutumes reçues, les loix anciennes varient » étrangement : en sorte qu'il n'y a pas une seule » de ces choses en quoi tout le monde convienne : au » contraire, dans chaque pays, dans chaque nation, » dans chaque état, dans chaque ville, dans chaque » village, bien plus que dans chaque maison même, » il y a une grande diversité de sentimens ; car les » hommes ont à cet égard d'autres idées que les » femmes, et les enfans pensent autrement que les » peres et les meres. Ce que l'un juge déshonnête, » l'autre le trouve honnête : et ce que l'un estime » honnête, l'autre le croit déshonnête. L'un trouve » telle ou telle chose juste ; l'autre la tient injuste. » Je ne suis point surpris que le vulgaire ignorant, » qui est ordinairement esclave des loix et des cou- » tumes de sa patrie, de quelque maniere qu'elles » aient été établies, qui dès le berceau, pour ainsi » dire, est accoutumé de leur obéir comme à autant » de maîtres et de tyrans, et dont l'esprit étant de » bonne heure abaissé par une force majeure, ne » sauroit s'élever à aucune pensée noble et hardie; que » ce vulgaire, dis-je, s'en rapporte aveuglement » aux traditions de ses ancêtres, en laissant son es- » prit dans une parfaite inaction, affirme ou nie » sans examen. Mais je ne saurois assez m'étonner » que les philosophes, qui font profession de cher- » cher l'évidence et la certitude, se divisent en » plusieurs sectes, dont chacune forme des déci- » sions différentes, et quelquefois même opposées » sur toutes les choses grandes et petites. »

glissoit, il se mit à rire, et retourna d'où il étoit venu.

Enfin, lorsque le soir approcha, l'on nous avertit de nous retirer; mais nous nous trouvâmes dans une situation à ne pouvoir nous tenir sur nos jambes : c'est pourquoi l'on fit venir une charrette; et, lorsque nous eûmes fait nos *adieux à sa révérence*, l'on nous mit dessus tous les quatre, l'on nous ramena au logis, où chacun s'endormit, et ne s'éveilla que plus de dix heures après.

Comme je fus le premier qui ouvrit les yeux, je faillis tomber à la renverse, lorsque je vis le révérendissime *pere Jean* entrer tout-à-coup dans la chambre.—L'ami, me dit-il, avec transport, je viens d'enfoncer la prison, et je me sauve. Prends garde d'éveiller ces animaux-là, de crainte du tintamarre de l'*Espagnol.* Je vais prendre quelque argent, et je pars pour *Paris.* Si j'arrive à bon port, je serai logé à l'*hôtel d'Enguien*, rue du *Champ-fleuri.* Adieu. — En disant ces mots, il tira quelques guinées de la bourse commune, et disparut.

Je pris d'abord cette apparition pour une illusion occasionée par le trouble où mes sens étoient encore. Cependant j'éveillai le *Compere*, *Vitulos* et *Diego*, auxquels je

contai ce que je venois de voir ou de croire voir. Les deux premiers se moquerent de moi : *Diego* soutint que l'on avoit sans doute avancé l'heure de l'exécution, et que c'étoit l'ame de *pere Jean* qui m'étoit venu dire adieu; tellement que je ne fus certain du fait qu'environ quatre heures après qu'il vint six sergens visiter la maison, et nous demander si nous ne savions aucunes nouvelles de notre camarade qui s'étoit évadé, ainsi que tous les autres prisonniers qui avoient été à portée de passer par le trou qu'il avoit fait (*d*).

Lorsque ces sergens furent partis, je demandai au *Compere* que, si son cher *oncle* avoit le bonheur d'arriver en *France*, il croiroit encore que *tout fût mal!* — Pourquoi non, me répondit-il? n'as-tu pas entendu que ces sergens ont dit que tous les prisonniers qui avoient été à portée de passer par le trou que mon *oncle* avoit fait, s'étoient échappés? Il y a sans doute quelques assassins parmi ces derniers, qui éviteront la peine due à leurs forfaits, et qui

(*d*) Quelque lecteur, un peu difficile, me demandera avec quel instrument *pere Jean* a pu faire ce trou, etc. je répondrai que je n'en sais rien; et que ce lecteur difficile devroit se contenter de savoir que *pere Jean* s'évada, et rien de plus. Un auteur n'auroit jamais fini s'il vouloit contenter tout le monde.

recommenceront leur ancien train de vie sur de nouveaux frais. — Avouez du moins, répliqué-je, que, s'il y a du *mal* dans le monde, il y a aussi quelque *bien* ; car si cette aventure va mettre le crime à l'abri de sa punition, l'innocence va se trouver à celui de l'injustice. — Le *Compere* ne me répondit rien : il me tourna le dos pour écouter *Diégo*, qui prêchoit sur la confiance que l'on doit avoir en Dieu dans les tribulations.



CHAPITRE LII.

Changement de matiere.

ENVIRON six jours après nous reçûmes une lettre, par laquelle nous apprîmes que *pere Jean* étoit arrivé sain et sauf à *Calais*. Cette nouvelle nous causa une joie extrême. Nous pliâmes bagage dès l'instant même, et nous nous mîmes en route pour *Paris*. L'attachement que j'avois pour mes amis, le désir que j'avois de rejoindre le *révérend*, l'emporterent sur l'aversion que j'avois conçue contre les pays où regne le *catholicisme* : peut-être que ce que je venois de voir dans le pays où regne le *protestantisme*, y contribua un peu aussi.

Lorsque nous fûmes arrivés à *Paris*, nous trouvâmes effectivement le *révérend* là où il nous avoit dit ; et notre joie, en le revoyant, ne fut pas moindre que celle de notre réunion à *Londres*.

Notre premier soin, après cela, fut de chercher un logement : nous en trouvâmes un dans la *vieille rue du Temple*, chez un sculpteur, ami du *Compere* dès notre premier séjour en cette ville. Alors chacun

de nous reprit son train de vie ordinaire : le *compere Mathieu* se mit à écrire, *pere Jean* à boire, *Vitulos* à se divertir, *Diego* à prier, et moi à méditer.

Lorsque le *Compere* eut finit son *traité du manichéisme*, il nous le lut. *Pere Jean* et *Vitulos* le trouverent fort bien écrit, et beaucoup moins dangereux qu'ils se l'étoient imaginé : pour moi je n'en jugeai point de même ; je trouvai cet ouvrage malin, pernicieux, et capable de faire les plus fortes impressions sur l'esprit des jeunes gens : il étoit rempli de fades plaisanteries, à la vérité, de pointes, d'hyperboles et de beaucoup de polissonneries ; mais c'étoit particuliérement par là que je jugeois de l'effet qu'il pourroit faire. — Le cœur de la plupart de nos jeunes *François* est dépravé, disois-je en moi-même ; leur goût est bizarre : or, ce livre contient précisément ce qu'il faut pour être reçu avec tous les applaudissemens imaginables ; et c'est à la faveur de l'espece d'enthousiasme où il va jeter ses lecteurs idiots, que le venin qu'il contient fera l'effet le plus funeste. Si cet ouvrage étoit un traité en regle du *manichéisme*, le *Compere* ne pourroit y dire que ce que l'on a dit avant lui sur ce point ; et les objections que l'on auroit à y opposer se trouveroient toutes faites : mais les

meilleures répliques ne tiennent guere contre une plaisanterie favorablement reçue. Le tort se range ordinairement du côté de celui qui a raison, tandis que le plaisant a tous les droits du monde. Un sophisme, un raisonnement mal-fondé ne tiennent point vis-à-vis un homme d'esprit ; mais une plaisanterie le déconcerte : aussi est-ce à l'abri de cette derniere que les incrédules du jour se sont retranchés ; c'est de là qu'ils lancent leurs traits empoisonnés contre les dogmes les plus respectables. Ayant vu quelques grands hommes, qui, persuadés que les raisonnemens les plus solides ne peuvent rien contre l'erreur et la superstition, ont pris le parti de les tourner en ridicules, ils ont voulu faire de même ; mais, au lieu de s'en tenir à l'erreur seule, ils ont attaqué la vérité, et qui plus est, la source même de la vérité.

Je pris donc la liberté de dire au *Compere* mon sentiment sur son livre : mais le *Compere*, au lieu de me répondre, me rit au nez. Je lui demandai alors s'il auroit le front d'oser présenter un tel manuscrit à un libraire. — Pourquoi non, me répondit-il ? je ne trouve rien dans mon ouvrage qui répugne à la vérité ; or, je ne dois point rougir à le publier. Quand même mon livre seroit rempli d'erreurs et d'abomina-

tions, il n'en seroit que mieux reçu de messieurs de la *librairie*. La plupart de ces gens-là se soucient fort peu qu'un livre soit bon ou mauvais, lorsqu'ils voient leur profit à l'imprimer. L'intérêt est la religion des libraires, et l'argent est leur dieu. Les peines les plus séveres, les menaces les plus terribles ne peuvent les empêcher de sacrifier à son autel. Comme il importe fort peu aux apothicaires que les malades crevent, moyennant qu'ils se défassent de leurs drogues, ils n'importe pas davantage aux libraires d'empoisonner la société entiere, pourvu qu'ils vendent leurs livres. Si tu écoutois ces animaux raisonner entr'eux lorsqu'ils ont fait l'acquisition de quelque ouvrage pernicieux : tu leur entendrois dire : *voilà un excellent livre ; il va se vendre comme pain. Mais prenons bien garde de nous laisser pincer en le vendant : cachons-le dans notre grenier ; et, quoique nous en ayions mille exemplaires, disons toujours aux gens qui en souhaitent, que c'est le dernier, et faisons-le bien payer.*

Il n'y a point de tours que ces messieurs n'inventent pour tromper la police, le public, pour se tromper les uns et les autres. S'ils ont à imprimer un ouvrage dont ils craignent quelques suites fâcheuses, ils le feront sur du papier et avec des caracteres

étrangers, et y mettront le premier nom de ville et d'imprimeur qui leur viendra dans la tête. S'ils envoient quelques livres prohibés dans certains pays, ils ont toujours le suisse, ou le valet de chambre de quelque grand seigneur qui reçoivent les ballots, sous l'adsesse de leur maître, et les font passer chez celui pour qui ils sont destinés. S'ils proposent cinq cents exemplaires d'un ouvrage en souscription, ils en tireront *mille*. S'ils font le catalogue de quelque vente, et qu'il y ait un livre rare d'une telle date, ils y mettront celle d'une édition moins recherchée, pour désorienter les étrangers qui pourroient en faire hausser le prix, et ils ont le livre pour rien : si la tricherie est découverte, la fausse date passe pour une faute d'impression : j'en ai vu qui rendoient en ce cas un ouvrage imparfait, pour l'acheter à bon compte, et le recompléter ensuite. Si six de ces messieurs s'entendent dans une vente, et qu'ils aient envie de six cents *numéros* qui soient les mêmes, ils ne hausseront point l'un sur l'autre ; ils acheteront ce nombre entr'eux ; ils le partageront et boiront encore, par-dessus le marché, à la santé du propriétaire qu'ils auront volé ; estimant qu'il vaut mieux faire un grand profit sur cent exemplaires, qu'un petit profit

profit sur six cents : ou bien ils établiront une société permanente, et feront en sorte d'avoir à vil prix la plupart des livres d'une vente, pour les revendre à profit commun dans une autre, comme font en *Hollande* le libraire *Rarissime* et ses *associés*. Ils ne sont pas plus scrupuleux dans les commissions dont on les charge. Si quelqu'un d'entre leurs confreres, soit étranger ou autre, imprime un ouvrage, par exemple, en quatre volumes *in-8*, ils le contreferont en trois volumes *in-12*, pour le donner à quelques sous de moins, et couper l'herbe à leur camarade. Il est vrai que celui-ci leur rend bien la pareille dans une autre occasion. S'ils voient de ne pas trouver leur compte dans une contrefaction en moins de volume que l'édition originale, ils en feront une, soi-disant augmentée de quelques notes, qui n'ont point le sens commun, ou d'une mauvaise table, griffonnée par quelque chétif auteur qu'ils ne manquent point d'avoir à leurs ordres ; ou ils l'enrichiront de quelques mauvaises *figures* gravées par quelques apprentifs de *Paris*, par quelque graveur de *Hollande*, ou par tel autre original du calibre de l'habile homme qui égratigne les planches des journaux *Anglois*. Enfin, si je voulois faire une énumération de toute les subti-

lités de ces messieurs-là, il y auroit de quoi faire un livre aussi gros que celui qui contient les tours de *maître Gonin*; et je ferois voir à toute la terre que les avocats et les procureurs portent à tort le titre glorieux de *premiers fripons de l'univers*.

Mais quels que soient les libraires, continua le *Compere*, je ne laisserai point de me servir de leur ministere pour publier mon ouvrage, ainsi que Dieu, si l'on en croit la *légende*, s'est servi quelquefois du ministere du diable pour publier la vérité.

Je ne répliquai rien à mon cher *Compere*; car il étoit homme à continuer sa *litanie* jusqu'au lendemain. Je me contentai de porter tel jugement que je trouvai à propos sur ce qu'il venoit de me dire, et de rendre justice au fond de mon ame aux libraires honnêtes gens que j'avois connus dans le cours de mes voyages.



CHAPITRE LIII.

Evénement funeste.

TROIS mois après notre arrivée à *Paris*, le livre de mon cher *Compere* parut. Les idiots reçurent cet ouvrage avec avidité, parce qu'il les faisoit rire : mais les connoisseurs découvrirent bientôt le venin qu'il contenoit, et l'apprécierent à sa valeur; tellement que le bruit qu'il fit flatta infiniment l'amour-propre de son auteur; car il aimoit que ses ouvrages fissent du bruit. Mais la joie du pauvre *Compere* fut troublée par une maladie qui l'attaqua un soir à la sortie de table.

Le révérendissime *pere Jean*, en sa qualité de *médecin*, ordonna d'abord quelques remedes qui parurent faire un très-bon effet. Mais le lendemain le mal du *Compere* redoubla, de façon que son cher oncle trouva à propos de faire venir deux autres *médecins*, pour consulter ensemble sur la nature et l'état de cette maladie. La consultation finie, ces messieurs convinrent du traitement et du régime que le malade

devoit observer, et *pere Jean* se chargea de la cure.

Quelques soins que le *révérendissime* se donnât, il ne put arrêter les progrès du mal de mon cher *Compere*. En trois jours de tems il se trouva dans un tel état, que l'on désespéra de sa vie. *Vitulos* fut donc rechercher les mêmes *médecins* : il se tint une nouvelle consultation; l'on y conclut qu'il falloit que le malade partît, et *pere Jean* se chargea de lui annoncer la nouvelle.

Lorsque ces *messieurs* furent sortis, le *révérend* s'approcha du lit de son neveu, et lui dit tout uniment que quand *Hypocrate*, *Gallien* et *Boerhaave* reviendroient sur la terre, ils ne pourroient lui sauver la vie. — Tout ce que je te recommande, continua-t-il, c'est de ne point faire ici le sot: il s'agit de mourir avec cette tranquillité d'ame, avec cette fermeté d'esprit dont je t'ai donné l'exemple dans les prisons de *Londres*, d'où je ne croyois sortir que pour aller faire un saut sur rien. Tu t'es plaint toute ta vie d'un mal qu'il y a dans le monde : or, ce mal ne va être plus rien pour toi. Je te le répete, meurs donc d'une mort digne de toi.

Lorsque *pere Jean* eut fini son compliment, il nous dit de donner à son neveu tout ce qu'il désireroit, et s'en alla au cabaret.

Le *révérendissime* étant parti, je m'approchai du lit du *Compere*, et je le trouvai comme pétrifié par la nouvelle qu'il venoit d'apprendre. Il gissoit immobile; la rougeur que la fievre lui occasionoit, avoit fait place à une paleur mortelle; ses yeux étoient fermés...; il ne les ouvrit enfin que pour jeter un regard vers le ciel, en s'écriant :

Affreuse image du trépas,
Qu'un triste honneur m'avoit fardée!
Surprenantes horreurs! épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas!
Que l'on vous connoît mal quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement!
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément;
Mais que la grandeur du courage
Devient d'un difficile usage
Quand on touche au dernier moment!

Je fus surpris de voir le *Compere* dans cette situation d'esprit. Je m'attendois à le voir mourir avec cette fermeté d'ame qu'il avoit fait paroître toute sa vie, lorsqu'il parloit de son dernier moment : mais cette vaine philosophie dont il avoit fait tant de bruit, ne put seulement lui procurer

le courage de faire quelque contenance, ni de dissimuler un instant (*a*).

Je crus d'abord que la frayeur de mon cher *Compere* venoit de l'idée horrible que la plupart des hommes se forment de la mort; mais je m'apperçus bientôt que cette frayeur avoit une tout autre cause. Des remords cruels le dévoroient.... Hélas! ils l'avoient dévoré toute sa vie! l'humeur atrabilaire et insupportable où il se trouvoit quelquefois, étoit sans doute l'effet du

---

(*a*) *Hi sunt, qui trepidant, et ad omnia fulgare pallent,*
Cùm tonat: examines primo quoque murmure cœli.
Juv. Sat. XIII.

Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
Est insignibus insignis, scelerisque luelâ;
Carcer; et horribilis de saxo jacta deorsum;
Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, cedæ;
Quætamen et si absunt, at mens sibi conscia facti
Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis
Nec videt interea, qui terminus esse malorum
Possit; nec quæ sit pœnarum denique finis,
Atque eadem metuit magis hæc nè in morte gravescant.
Hinc Acherusia fit -- vita. --
Lucret. lib. 3.

-- Sua quemque premit terroris imago.
Heu! quantùm pœnæ misero mens conscia donat,
Quòd flyga, quòd manes, infestaque tartara somnis
Midet! -- Infera monstra flagellant.
Lucan. liv. VII.

troublé de son ame. Les différens systêmes qu'il forgeoit à tous momens, et qu'il soutenoit l'un après l'autre avec tant d'opiniâtreté, étoient comme des forts où il croyoit se mettre à l'abri des reproches de sa conscience Son esprit l'avoit égaré, et l'amour-propre l'empêchoit de se redresser : il fuyoit de précipice en précipice, et par-tout les remords, portés sur les ailes de la vérité, venoient l'assaillir...

Je ne saurois exprimer combien l'état de mon pauvre *Compere* me toucha : je saisis le premier instant favorable pour le consoler. — Si votre vie, lui dis-je, fut un tissu d'égaremens criminels, les frayeurs qui vous agitent en ce moment sont extravagantes. Vous passez d'une extrémité à l'autre. S'il vous reste assez d'esprit pour reconnoître vos fautes, il doit vous rester assez de raison pour savoir que celui que vous avez accusé d'impuissance, et peut-être d'injustice, est toujours votre pere. Si votre ame est encore susceptible de quelque affection, ce ne doit point être de cette frayeur désespérante que vous témoignez ; ce doit-être d'un repentir sincere de vos péchés. Le désespoir d'un pécheur fait injure à la divinité, et l'irrite ; un retour véritable, une tendre confiance, une soumission entiere l'appaisent. Si Dieu est bon, il est

miséricordieux ; mais pour que nous sentions les effets de sa miséricorde, nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour nous en rendre dignes : si nous retournons à Dieu, il revient à nous ; il ne nous demande rien au-delà de nos forces, et des moyens de réconciliation qui nous sont donnés ; mais il veut absolument l'emploi de ces forces et de ces moyens ; sa bonté fait le reste... — Ah ! mon cher *Jerôme*, s'écria le *Compere*, ces remords effroyables dont je suis bourrelé sont les avant-coureurs des supplices qui me sont destinés.... — Il ne put continuer ; les sanglots et les larmes lui couperent la parole, et il ne recouvra de calme que pour entrer dans une espece de léthargie, qui dura plus de quatre heures.

Je ne pus m'empêcher de faire ici les réflexions les plus affligeantes sur la nature de l'esprit humain. — Il faut, dis-je, en moi-même, que l'orgueil, la vanité, la présomption aient un empire bien absolu sur l'homme, pour que, malgré les égaremens criminels et funestes où il sait qu'il se plonge, il puisse tenir toute sa vie contre le cri de la conscience et la voix de la religion. Il n'est point étonnant qu'un homme plongé dans la débauche et la crapule, tel que le redoutable *pere Jean*, puisse parvenir

à un tel point d'endurcissement, que son ame autant féroce que courageuse, devienne insensible à la crainte et aux remords ; mais qu'un homme éclairé, qui voit, qui connoît ses erreurs, auquel la conscience reproche sans cesse ses fautes ; qu'un tel homme, dis-je, puisse tenir sa vie entiere contre des motifs si puissans : c'est ce que je ne puis comprendre. Le trouble et l'effroi furent de tout tems le partage des superstitieux, et leur bourreau (*b*) : hélas ! ils ne

(*b*) Il n'y a point de peur qui trouble l'homme comme celle que la superstition lui inspire ; car celui là ne craint point la mer qui ne navigue point ; ni les combats, qui ne suit point les armées ; ni les voleurs de grands chemins, qui ne sort point de sa maison ; ni la calomnie, qui n'a rien ; ni l'envie, qui mene une vie privée ; ni les tremblemens de terre, qui demeure dans les *Gaules* ; ni la foudre, qui habite l'*Ethiopie* : mais celui qui craint les dieux, craint toutes choses. La terre et la mer, l'air et le ciel, les ténebres et la lumiere, le bruit et le silence, il craint même jusqu'à un songe. En un mot, le sommeil fait oublier à l'esclave la sévérité de son maître, et au malheureux la pesanteur des fers dont il est garotté ; l'inflammation d'une plaie, la malignité d'un ulcere, les douleurs les plus aiguës, donnent quelque relâche pendant la nuit à ceux qui en sont tourmentés ; mais la superstition ne fait point de treve, pas même avec le sommeil ; elle ne permet pas à une ame de respirer un seul moment.... Mais le pis est que les superstitieux n'ont pas même l'esprit, lorsqu'ils sont éveillés, de se rire de tout cela, et de concevoir qu'il n'y a rien de réel

feroient point le supplice d'un philosophe à sa mort, s'il avoit écouté le premier remords qu'il sentit dans le cours de sa vie. Mais quelle extravagance ! quel aveuglement ! de mépriser par orgueil, ou plutôt de fuir comme un tourment ce qui n'est qu'un motif destiné à nous ramener à la résipiscence, dans la voie de la vérité et de la vertu. *Les remords*, dit un savant homme, *sont les huissiers de la divinité. Ils nous avertissent de nos égaremens : ils nous citent sans cesse devant le tribunal de celui que nous avons offensé ; nous fuyons ; nous croyons que c'est pour y être jugés et condam-*

---

dans ces fantômes qui les épouvantent. Enfin, quoiqu'ils soient sortis de leurs songes, ils s'entretiennent encore de leur illusion, et redoutent une ombre chimérique, qui ne leur peut faire aucun mal...Mais ce qui passe toute imagination, c'est que la mort même, qui vient mettre fin à la vie de l'homme, non-seulement n'engloutit pas la superstition, au contraire, on diroir qu'elle la fortifie ; et l'imagination passant les limites du tombeau, porte les craintes jusqu'au de-là de la vie.... Les portes de l'enfer s'ouvrent pour laisser voir à l'ame superstitieuse des rivieres de feu, les noirs torrens du Styx : là elle apperçoit d'épaisses ténebres remplies de spectres hideux, de figures affreuses à voir, qui poussent des cris et des gémissemens effroyables ; là se présentent à son imagination, des juges, des tourmens, des bourreaux ; enfin des abîmes et des cavernes pleines de miseres et de douleurs. PLUTARQUE *traité de la superstition*, p. 1, 2, 3.

nés... Hélas ! ce n'est que pour y reconnoître notre tort, que pour éprouver les effets de la miséricorde de notre pere commun, et nous faire rentrer dans le sentier où il veut que nous marchions.

J'allois pousser mes réflexions plus loin, mais les lamentations que l'*Espagnol* faisoit sur la mort prochaine de son maître, et qui augmentoient de moment à autre, m'en empêcherent. Tantôt il crioit, gémissoit ou beugloit comme un taureau ; tantôt il parloit à Dieu, à la Vierge, à tous les saints, et puis au *Compere*, qui ne l'entendoit pas : Vous allez mourir, se mit-il à dire à ce dernier, et je ne vous verrai plus ! Vous allez mourir sans confession, sans absolution, sans viatique et sans extrême-onction ; car vous ne parlez plus, vous ne voyez plus, vous n'entendez plus ! et quand même vous parleriez, que vous verriez, et que vous entendriez encore, voici mon camarade *Jerôme* qui, tout dévot qu'il est, ne veut point que je cherche le moindre prêtre pour vous consoler dans ce dernier moment, pour vous absoudre de vos fautes, et vous ouvrir la porte du paradis. D'ailleurs, nous n'avons ici, ni cierge béni, ni eau bénite, ni reliques qui puissent tenir l'ennemi de votre ame éloigné de ces lieux. J'avois autrefois un morceau

de la tunique de *S. François*, je l'ai perdu ; j'avois un *agnus Dei*, on me l'a volé : j'avois un rameau de la Pâque fleurie, le *redoutable* l'a brûlé... Bienheureux *S. Anacréon* (*c*) ! qui avez succédé à *S. Lin* dans le siege de *Rome*, je ne suis qu'un misérable pécheur, qu'un chétif *Espagnol*...... qu'un pauvre gentilhomme né du commerce illégitime du sous-gardien des *cordeliers* de *Bilbao*, avec la sacristine des *carmelites* de la même ville ; je n'ose parfois élever ma voix indigne jusqu'au ciel : priez, s'il vous plaît, le glorieux *S. Michel* archange, et toujours vierge, de descendre ici-bas avec sa rondache, sa pertuisane et son corselet ; de se placer à côté du lit de mon doux maître, de le garder des embûches de *Satan* à son heure derniere, et de conduire son ame saine et sauve en paradis, lorsqu'elle quittera son corps ; sans quoi c'est fait de lui. La philosophie est quelque chose d'admirable tandis que l'on vit, mais elle ne sert de rien à la mort. Il faut des secours d'un autre genre à mon cher maître ; ceux des hommes lui manquent ; il ne peut en recevoir que d'en haut .... Peut-être, hélas ! n'aura-t-il point le tems

(*c*) Il veut dire *S. Anaclet.*

de se repentir de ses fautes ; mais je m'en repens pour lui...

Mais que vois-je ? mon doux maître va passer. .... Bienheureuse Vierge Marie ! quelles grimaces il fait : voyez donc comme il roule les yeux... Ah ! mon cher maître, dites vótre *in manus* : c'est fait de vous !.... c'est fait de vous !... c'est fait de vous ! .... mais il ne peut plus parler .... Mon cher *Vitulos*, dites-le pour lui, ou donnez-lui du moins une cuillerée de bouillon. Ayons de la charité pour nos semblables, si nous voulons qu'on en ait pour nous.... C'est la faute de ce maudit *Jerôme*, si mon maître meurt. Mon maître avoit une santé de fer ; il auroit vécu autant qu'un patriarche ; mais depuis quelque tems, il le contredit en tout. Il accuse de je ne sais quel *manichéisme*, comme s'il y avoit du *manichéisme*, à croire que si Dieu fait pour quatre sous de bien, le diable en fait pour six de mal. Dieu voudroit sauver tous les hommes, hélas ! *Satan* lui en escamote au moins quatre-vingt-dix-neuf sur cent. Ce vilain animal a plus de pouvoir qu'on ne pense ; il en a tant, qu'il a été la cause de la mort de son maître même.

Mais mon doux maître n'est point encore trépassé ; il ouvre les yeux ...il me

regarde..... Ah ! philosophe incomparable, si tu reviens de cette maladie, je promets à *S. Roch*, un cierge quinze fois plus gros que celui que je donnai à *S. Dominique*, lorsqu'il nous tira de la misere par le canal du marquis de *Barjolac*, qui vient d'être tué d'un coup de fusil dans la rue *Fromanteau*, ainsi que je l'ai appris du portier des *quinze-vingts*... *Diego* alloit continuer, mais la présence du révérendissime *pere Jean* de *Domfront*, qui rentra en ce moment, le fit taire.

Lorsque le *révérend* se fut apperçu que le *Compere* respiroit encore, il dit : — Ma foi, je croyois mon neveu déja dans les espaces imaginaires. Si j'avois su cela, je ne serois point rentré si-tôt. Je n'aime point à troubler les gens qui n'ont plus rien à faire en ce monde qu'à mourir. Aussi long-tems qu'il y a quelque espoir de guérison chez un malade, je suis homme à me mettre en quatre pour le secourir ; passé cela je le laisse, une femmelette suffit près de lui, pour lui rafraîchir la langue et le gosier avec quelque sirop propre à cela. Ces cris, ces pleurs, ces remontrances que l'on fait à un mourant, l'étourdissent, cette foule de spectateurs l'étouffent et l'éblouissent. Un homme qui meurt a assez de besogne en lui-même

sans l'accabler de fadaises, de sornettes, et d'un vain attirail. S'il meurt volontiers, s'il est détaché de tout ce qu'il laisse en ce monde, il est incensé de lui en rappeler le souvenir par des pleurs inutiles. S'il regrette la vie, sa famille, ses parens, ses amis, les cris et les gémissemens de ceux qui lui sont chers, feront qu'il les regrettera encore davantage. Toutes ces prédications, ces propos, ces regrets, ces exhortations sont aussi hors de saison. Un homme qui a vécu un certain nombre d'années, doit savoir mourir un quart-d'heure, comme disoit *Montmorency* au *cordelier* qui le prêchoit (*d*) ; et la foule des spectateurs ne peut, comme je l'ai dit, que rendre l'agonie d'un mourant plus douloureuse. Il y a de l'inhumanité à faire souffrir un homme, pour se procurer la singuliere satisfaction de le voir expirer ; qui en a vu un, en a

---

(*d*) *Anne de Montmorency*, pair, maréchal et connétable de France, l'un des plus grands capitaines du seizieme siecle. Il s'étoit trouvé à huit batailles, dans quatre desquelles il avoit eu le souverain commandement. Ayant été blessé à mort à la bataille de *S. Denis*, un cordelier se mit en devoir de l'exhorter ; mais ce grand homme lui dit d'un ton ferme et assuré : *penses-tu, mon ami, qu'un homme qui a vécu près de quatre-vingts ans av c honneur, n'ait point appris à mourir un quart-d'heure.*

vu mille : vouloir en voir davantage est une curiosité barbare, qui ressemble à celle de ceux qui ne peuvent être assez près de l'échafaud toutes les fois qu'on roue quelque malheureux.



CHAPITRE LIV.

CHAPITRE LIV.

Suite de la maladie du Compere.

PERE JEAN parloit encore, lorsque le *Compere* sortit de sa léthargie. Comme cet état l'avoit fatigué extraordinairement, on lui donna à boire, et le *révérend* jugea à propos de ne lui dire mot. Mais le *Compere* rompit lui-même ce silence : il demanda à son oncle s'il ne croyoit pas qu'il pût en échapper ? Celui-ci lui répondit que non, et qu'il devoit s'attendre à partir de ce monde avant vingt-quatre heures.

Est-il possible, s'écria le *Compere*, que personne ne puisse me sauver la vie, ou du moins me la prolonger de quelque jours ? Ah mon cher oncle, que vais-je devenir ? je suis un homme perdu. Je sors d'un assoupissement funeste, pendant lequel mon esprit s'est représenté des choses horribles. J'ai vu l'enfer ouvert, et les supplices effroyables que l'on y fait souffrir à ceux qui, comme moi, n'ont suivi dans leur vie que ce que la perversité de leur ame leur inspiroit. Qu'il va m'en coû-

ter pour la vaine satisfaction que j'ai eue de me singulariser par mes opinions criminelles. Je vous ai trompés, mes amis, et je me suis trompé moi-même ! — Mon cher maître, dit l'*Espagnol*; s'il étoit permis à votre serviteur *Diego de la Plata* de vous donner quelque petit conseil, je vous dirois que ces lamentations que vous faites sont excellentes, mais qu'il conviendroit plutôt que vous employassiez cet intervalle de connoissance que le ciel vous envoie, pour examiner votre conscience, et vous confesser ensuite. Je connois le *R. P. Anselme*, *récollet*, qui a assisté *Louis-Dominique Cartouche* à la mort ; il a reçu de *Rome* le pouvoir d'absoudre tous les cas réservés ; je vais le chercher. — Hélas ! mon cher *Diego*, dit le *Compere*; crois-tu qu'il y ait encore du pardon pour moi ? — Oui-dà, mon doux maître, reprit l'*Espagnol ;* il y en a bien eu pour *S. Longin*, qui avoit percé le côté de Notre-Seigneur. — Vas donc, dit le *Compere*, cours, et reviens au plus vîte avec cet homme de Dieu.... — Ventrebleu, s'écria *pere Jean*, si quelque *frocard* a l'audace d'entrer ici, je l'étripe, et je le pends à la cheminée comme une andouille. — Tout beau, mon cher confrere, dit *Vitulos* ; si vous aimez votre neveu, laissez-lui la satisfaction de

mourir comme il veut. Les mourans sont comme les enfans; ils ont des fantaisies; il faut s'y prêter. Que ce soit un moine ou un autre qui assiste le *Compere* dans ce moment, peu importe, moyennant qu'il se tranquillise, et qu'il avale la pillule sans faire la grimace. — Je ne suis point de ce sentiment-là, dis-je à mon tour : ce moment est trop précieux pour abandonner un homme à lui-même, ou entre les mains de quelque béat, qui est plus capable de lui faire tourner la tête, que de lui procurer des secours solides et nécessaires. Il ne s'agit point ici de remplir de fadaise et de puérilités la cervelle d'un malade, il s'agit de lui donner une idée sublime et majestueuse de l'auteur de la nature, une idée nette et distincte de la religion, et d'affermir sa foi sur tous les dogmes qu'elle prescrit; il s'agit ensuite de lui rappeler ses fautes, de lui inculquer un repentir sincere, un ferme propos de s'amender, s'il retourne en santé, ainsi qu'une confiance solide en la miséricorde de celui qu'il a offensé. Je me charge de m'acquitter, autant qu'il me sera possible, de toutes ces choses envers le *Compere*, et je le prie de m'écouter.... — J'allois continuer, mais le *Compere* me témoigna que je lui ferois plaisir de me taire, et pria

derechef l'*Espagnol* d'aller lui chercher un confesseur.

Pere Jean voyant cela, dit à son neveu de mourir de la façon qu'il l'entendroit, et sortit.



CHAPITRE LV.

Suite de cette aventure.

DIEGO partit donc, ainsi qu'il en avoit été requis, et ne tarda guere à amener son pere *Anselme*.

Lorsque ce religieux fut entré, il nous fit tous sortir de la chambre, et se mit en devoir de confesser le *Compere*. Comme il n'y avoit qu'une cloison entre cette chambre et le cabinet où nous nous étions retirés, et qu'ils parloient assez haut l'un et l'autre, nous entendîmes tout ce qu'ils dirent. Le *Compere*, baigné de larmes, se confessa d'abord de tout ce que le *récollet* voulut. Alors celui-ci lui fit une remontrance pathétique, qu'il accompagna de peintures si ridicules de l'enfer, d'un tableau si dégoûtant du paradis, que je faillis plusieurs fois d'aller prendre le moine par le collet, et de le jeter en bas de l'escalier.

Enfin, le *récollet* finit par dire au malade qu'il n'y avoit point de pardon pour lui, s'il ne donnoit un tiers de son bien aux pauvres, un tiers aux ames du *purgatoire*,

et le reste à l'église; ce que le *Compere* promit de faire. Mais comme l'effet valoit mieux que la promesse, le religieux insista, et le malade nous fit appeler pour lui remettre sa part de la bourse commune : mais on lui répondit que *pere Jean* avoit la clef de la cassette. En attendant qu'il fût de retour, le pere *Anselme* ordonna au *Compere* de jeûner au pain et à l'eau pendant six ans, s'il revenoit de sa maladie, et d'entrer au bout de ce tems-là, dans le tiers ordre de *S. François*. Le *Compere* promit non-seulement toutes ces choses, mais il demanda, en outre, s'il ne seroit point plus sûr pour lui de mourir dans l'habit de cet ordre. Le *récollet* répondit que oui ; mais comme il ne lui étoit point possible de lui fournir cet habit dans le moment, il ajouta que son capuchon suffiroit; en conséquence de quoi il encapuchona le *Compere*, et lui ceignit le cordon séraphique autour des reins. Le *Compere*, ainsi accoutré, commença à envisager la mort avec courage et résignation. — Mes chers amis, nous dit-il, je sens en ce moment une satisfaction que je n'avois point encore éprouvée. Joignez vos prieres aux miennes, pour demander à Dieu que les marques vénérables dont je suis revêtu, soient les instrumens de ma

triomphe sur *Satan*, et les preuves les plus complettes de mon humilité.

Comme *Diego* étoit sorti aussi-tôt qu'il eut introduit le *récollet*, il rentra en ce moment avec un *carme* qu'il avoit été chercher; et un *jacobin*, qu'il avoit vraisemblablement été prier de venir aussi, arriva presque en même tems.

Lorsque ces nouveaux venus virent le *récollet*, et qu'ils se virent l'un et l'autre, ils demanderent à l'*Espagnol* s'il se moquoit d'eux; mais le *récollet* leur demanda à son tour si ce n'étoit pas plutôt de lui qu'ils se moquoient : de sorte que, de propos à autres, les moines s'échaufferent, et se mirent à faire un carrillon si épouvantable, que la maison en trembla. Bref, ils alloient en venir aux mains, lorsque *pere Jean* rentra.

Le *révérend* ne sut d'abord s'il rêvoit ou s'il veilloit. La vue de ces trois moines en dispute, celle du *Compere* en capuchon, le firent reculer d'étonnement; mais, ayans repris ses esprits, il saisit un manche à balai, tomba sur cette *monacaille*, et les alloit assommer tous, si *Vitulos* et moi n'y eussions mis le holà. Les trois religieux prirent d'abord le *révérend* pour le diable. Le *carme* effrayé se sauva sous le lit, le *jacobin* se mit à crier *miséricorde*, et le *récollet* se mit à l'exorciser. D'un

autre côté, *Diego* étoit tombé évanoui; le *Compere* se démenoit sur son lit, un chien que nous avions aboyoit à tout rompre : et le chat, épouvanté, étoit grimpé aux vitres, où il poussoir des miaulemens effroyables.

Lorsque la colere de *pere Jean* fut un peu appaisée, il fit sortir le *carme* de son réduit, et il ordonna au trois moines de s'embrasser. — Or ça, *caffards*, de par tous les diables, dit-il, qui faites le métier de réconcilier les pécheurs avec Dieu, réconciliez-vous tout-à-l'heure les uns avec les autres, ou je vous arrache la fressure. — Hélas! Monsieur, dit le *Jacobin*, ne savez-vous pas que nous ne nous réconcilions jamais avec personne? Ces bons peres ont la gloire de leur ordre à soutenir, et moi j'ai celle du mien. *Défressurez-nous*, si vous le voulez, vous ne nous ferez faire aucune bassesse. — Sors donc d'ici, race de vipere, reprit *pere Jean*, et vas vuider ton différent dans la rue avec ces deux coquins-là. — Et mon capuchon, dit le *récollet!* — Sors d'ici au plutôt, ou je t'anéantis. — En même tems le *révérend* sauta à son sabre qui étoit pendu contre la muraille, et les trois moines faillirent à se casser le cou en dégringolant l'escalier.

Lorsque cette monacaille fut disparue, je

XII.



dis à *pere Jean* votre *révérence* vient de faire encore un bel exploit : voici bien une autre affaire que votre querelle de *Londres ;* là vous n'aviez affaire qu'à un *lord* ; ici se sera au corps entier des ecclésiastiques. — Eh ! que me peut-il arriver de pis qu'à *Londres*, répondit le *révérend ?* le *lord* y a voulu me faire assassiner, et la justice me faire pendre. Je suis si accoutumé à vivre parmi les dangers, que je n'en crains plus aucun. — Vous auriez dû au moins avoir quelque égard pour l'état de votre neveu. — Et cette race infernale en avoit-elle même des égards pour mon neveu ? Si je n'étois venu mettre ces originaux à la raison, le charivari qu'ils faisoient auroit duré jusqu'au soir. Au reste peu importe que la mort de mon neveu soit avancée ou reculée de quelques momens, puisqu'il faut qu'il parte...

Or ça, notre ami, continua le *révérend* en s'adressant au *Compere*, te voilà pas mal accoutré avec ton capuchon : je me suis toujours bien douté que tu ferois quelque folie à l'heure de la mort, mais je ne croyois pas que ç'auroit été celle de mourir encapuchoné. Tu t'es fait gloire toute ta vie d'être le martyr de la plus sublime philosophie, et tu finis par être celui de la plus vile superstition : fin vraiment glorieuse et

digne de ceux qui, comme toi, n'ont jamais raisonné qu'au hasard et sans principes, mais plutôt par envie de faire du bruit, que par celle d'instruire les hommes. Vas, je te renie pour mon neveu, et je ne veux plus te voir. Il y a des sottises qui sont dignes de pitié, mais les tiennes sont dignes de mépris. Adieu. — En finissant ces mots, le *révérend* prit son havresac, et fut se loger à deux ou trois maisons au-dessus de celle où nous étions ; et quelques instances que *Vitulos* et moi lui fîmes, nous ne pûmes le retenir.



CHAPITRE LVII.

Mort du Compere Mathieu.

LE *Compere* ne prêta guere d'attention, ni à ce que son cher oncle lui dit, ni à son départ. La scene qui venoit de se passer lui avoit causé une émotion si considérable, qu'il avoit perdu les trois quarts du bon sens qu'il lui restoit. Enfin, il entra dans une seconde léthargie que nous crûmes être la derniere; mais au bout de deux heures il reprit ses sens, et redemanda son *récollet* : on lui dit qu'il reviendroit plus tard; mais, comme cela ne le contentoit pas, je pris le parti d'aller prier notre hôte le sculpteur de chercher quelque ecclésiastique.

Le sculpteur revint un moment après avec un prêtre séculier. Celui-ci étoit un vénérable vieillard qui faisoit tout uniment son métier, qui n'avoit peut-être point parlé deux fois en sa vie de la *constitution*, et qui n'avoit jamais lu les *nouvelles ecclésiastiques*. Il aborda le *Compere* d'un air ouvert et affable; et, après quelques propos, il le pria de permettre qu'on lui ôtât son capuchon, parce que cela le devoit gêner; ce que le compere permit.

Lorsque ce prêtre eut appris que le

malade s'étoit confessé, il lui dit : mon cher enfant, il me paroît que vous êtes dans un âge à avoir éprouvé de combien de miseres cette vie est remplie, et à savoir que la mort d'un vrai chrétien est la fin de ses miseres. Envisagez donc votre dernier moment comme un port assuré, où vous serez à l'abri de toutes les tempêtes. Mettez votre confiance en la miséricorde du pere commun de tous les hommes. Si vous avez négligé de marcher dans les voies de la justice, repentez-vous de tout votre cœur, et demandez-lui pardon de vos égaremens. Si vous n'avez pas eu toute la foi que notre religion auguste exige, ayez maintenant cette foi ferme et sincere, et croyez tout ce qu'elle prescrit. Les disputes et les déréglemens qui déshonorent le sanctuaire, l'exemple des esprits forts du siecle, la corruption de notre nature vous auront peut-être fait secouer le joug de la religion de vos peres; ils vous auront conduit à cette espece d'incrédulité qui est malheureusement si commune aujourd'hui : rentrez donc dans cette religion ; croyez que Dieu a envoyé son fils sur la terre pour éclairer les hommes, et pour les tirer de l'esclavage où la chûte de leur premier pere les avoit plongés ; croyez que ce fils de Dieu est Dieu lui-même ; croyez, en un mot, tous les dogmes et les

mysteres que l'évangile contient, et que l'on vous a vraisemblablement enseignés dans votre jeunesse. Ces mysteres augustes, quelque impénétrables qu'ils soient, n'en sont pas moins dignes de notre foi et de notre vénération. Si vous jetez les yeux sur l'histoire de l'église, vous verrez qu'on ne les a jamais attaqués sans motif d'intérêt, de vengeance ou d'ambition. Si les mêmes passions ont régné quelquefois chez ceux qui étoient faits pour être les défenseurs de la pureté de la religion, il y a de l'extravagance à s'en prendre à elle. Nous ne devons point juger de l'évangile par les hommes qui le prêchent sans le pratiquer : nous devons juger de l'évangile par l'évangile même, et par les discours de ceux, qui, en le prêchant se conforment à ce qu'il prescrit.

Je n'entrerai point ici dans des discussions trop étendues, continua l'ecclésiastique ; les circonstances ne me le permettent pas. Je n'occuperai pas non plus vos derniers momens de cent propos inutiles, qui ne servent qu'à jeter un malade dans le trouble et l'effroi, ou dans une superstition odieuse et criminelle ; il me suffit de savoir si vous avez un repentir sincere de vos fautes, une ferme confiance en Dieu et aux mérites de Jesus-Christ.

Le *Compere* ayant répondu que *oui*, le prêtre continua ses exhortations, et dit des choses si touchantes, que le malade, *Vitulos* et moi fondîmes en larmes. Enfin, le bon vieillard se disposoit à chercher le *viatique*, lorsque le *Compere* entra tout-à-coup en agonie et expira. Quelques heures plutôt il seroit mort comme un *sot*, et il mourut comme un *saint*.

Le lecteur me dispensera de lui exprimer la douleur où cette mort me plongea ; il doit en juger par l'attachement tendre et sincere que j'avois pour mon cher *Compere*.

La fureur qu'il avoit de philosopher l'avoit conduit d'erreurs en erreurs, et lui avoit attiré ainsi qu'à moi, bien des peines et des traverses ; ce qui l'avoit rendu farouche sur la fin de sa vie : d'ailleurs, il avoit le cœur bon, il étoit humain et compatissant. Ces vertus seules feroient son éloge. S'il fit des folies, ce ne fut pas plus par envie d'en faire que par haine pour celle des autres.

Cette mort acheva de troubler l'esprit du pauvre *Espagnol*. Le *Compere* fut à peine expiré, qu'il fallut l'emmener hors du logis pour le vacarme qu'il y faisoit, et trois jours après on fut obligé de le conduire aux petites maisons. Nous ne restions plus que trois, *pere Jean*, *Vitulos* et moi ; mais nous

nous séparâmes bientôt. Le *révérend* se fit capitaine de dragons, son confrere retourna chez les *capucins*, et moi je demeurai à *Paris*.

Le prêtre respectable qui avoit assisté le *Compere* dans ses derniers momens, fut dorénavant ma seule compagnie. Il me permit de prendre mon logement chez lui. Sa douceur, sa charité, sa piété m'attacherent à lui pour jamais. Ses discours, ses instructions, ses lumieres et son zele me ramenerent à mon ancienne croyance : il me démontra, par des argumens invincibles, la vérité des dogmes que j'avois rejetés si légérement ; et je compris enfin que, si les passions et la mauvaise foi peuvent entraîner les hommes dans des erreurs dangereuses en matiere de foi, toute la sincérité possible peut nous y entraîner de même, lorsqu'en pareil cas nous ne voulons nous en rapporter qu'à nos foibles lumieres.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome IV.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

AVIS

Pour placer les figures.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

TOME IV.



